

I - CONTRACTION DE TEXTE

Les écarts entre les riches et les pauvres ne suffisent pas à rendre compte des mécanismes idéologiques de la pauvreté en Afrique noire post-indépendantiste. Pour affiner cette analyse, il faudrait y intégrer le concept décisif de la fausse pauvreté. Celle-ci se traduit par une forte propension marquée de populations, apparemment démunies, à investir leurs revenus dans des manifestations collectives éphémères et dispendieuses, ayant pour seule fonction d'assurer la pérennité des traditions.

Ce phénomène bien connu a été très souvent dénoncé par le roman social féminin africain. Or, on omet de dire que ces fêtes, où l'on "claque" en une journée l'équivalent d'un salaire annuel moyen, ne revêtent leur signification profonde que replacées dans un contexte général de résistance à la "toubabisation" (1). Les sommes colossales jetées au griot ou au nganga au cours d'une cérémonie ne servent pas, on le sait, à créer des activités productives de biens matériels dont l'Afrique a besoin, mais à renforcer un narcissisme culturel perçu comme positif à tous les échelons de la société. Très clairement le culturel, en Afrique, concurrence l'économique et le bat à plate couture.

On pourrait reprendre ici le mot d'un journaliste à propos du carnaval de Rio, disant que : "La misère d'un peuple se mesure à la splendeur de ses fêtes". Sauf qu'en Afrique, il s'agit bien souvent d'une misère intellectuelle. La parfaite superposition des discours identitaires de l'élite cultivée et des masses populaires, la primauté de la résistance culturelle sur le bien-être économique expliquent que la misère soit un phénomène auto-entretenu en Afrique noire. L'économie d'affection n'a donc pas fini de faire ses ravages. Il serait en effet, naïf de croire que le dégraissage des effectifs de la fonction publique, la privatisation des entreprises (pour ne citer que deux exemples du train de mesures censées assainir les économies africaines) vont changer les choses : plus la situation économique se détériorera, plus on s'accrochera à l'opium des valeurs africaines prétendument en voie de disparition et au football pour endormir les masses, et singulièrement la jeunesse.

Celle-ci doit donc savoir que ses chances de survie s'amenuisent avec le renforcement du refrain du retour au bercail ancestral. Et, n'en déplaise aux théoriciens de la "décontraction passive du nègre qui n'a pas peur de l'avenir et qui se moque de l'argent", la prospérité matérielle des peuples ne se conquiert que sur le terrain de la productivité, de l'inventivité et de la lutte syndicale. Il n'existe pas d'exemple de nation, de continent au monde, qui soit parvenu à nourrir correctement ses populations en comptant sur le pouvoir des "multiplicateurs de billets", ou sur celui de leurs pendants occidentaux et arabes : les bailleurs de fonds.

La pauvreté généralisée n'est pas le meilleur gage du bonheur social, contrairement à ce qui a été écrit. Les Africains ne doivent pas être condamnés à vivre les uns sur les autres par peur d'une industrialisation qui tuerait automatiquement les relations sociales ; encore une fois, la machine n'est pas une mécanique autonome. L'Afrique se leurre, du reste, en croyant qu'elle pourra "conserver" durablement ses valeurs de civilisation par la technique du repli des mentalités sur elles-mêmes. En persistant dans cette voie, elle creuse chaque jour davantage des écarts dangereux qui autorisent déjà, çà et là, de regrettables entreprises de reconquêtes qui n'honorent pas les Africains.

La jeunesse africaine qui, dans sa grande majorité, n'a que le chômage comme horizon, doit, par conséquent, savoir que les capacités respiratoires d'une culture sont aujourd'hui fonction de son aptitude à inhaler les courants créatifs de la planète entière, à insuffler au marché mondial de la pensée et de l'inventivité des énergies sans cesse renouvelées. Or, l'Afrique post-indépendantiste croit que ses traditions la conduiront au développement, non à l'instar du Japon, mais comme par enchantement.

Et si l'Afrique refusait le développement ? Axelle Kabou, Le Harmattan, 1991

1. Toubabisation : Occidentalisation

Résumé - Discussion

Après avoir résumé ce texte de 632 mots au quart de son volume initial – environ 158 mots – avec une marge de 10% en plus ou en moins, vous y choisirez une idée à laquelle vous accordez un intérêt particulier, puis vous la commenterez et la discuterez au besoin.

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

Le poème hostile
Dans la souveraine inégalité
Au tour du maître de s'enfuir
Dévoré par la haine
Au tour du maître de monter
Sur sa galère d'or son vaisseau de fortune

Dévoré par la haine
Ce fruit d'où naît la roue la roue d'où naît la route
La route où naît un mort et la mort prend tournure
Dans le sang et la boue ce mort sans sépulture
Craquerait sous la dent d'un hiver plus sévère
Que voulait-il ce mort un peu manger et boire
Aimer rêver et rire sous un ciel clément
Dans la souveraine inégalité
Et dans l'herbe fraîche et fleurie d'aurore
Être ce couple qui s'aimait sans y penser
Être ce couple lourd de ventre et de plaisir
Dévoré par l'amour et qui chante très haut
Nous sommes la lumière et notre cœur rayonne
Nous sommes sur la terre et nous en profitons.

Tandis que celui-là dévoré par la haine
Est en proie à la terre aux hommes et aux bêtes
Et la terre et les hommes et les bêtes c'est lui
Entièrement dévoré par la haine

Le sang corrompu de la mort emplit son cœur
Le vertueux refus d'aimer glace son front.

Paul Éluard, *Au rendez-vous allemand*, 1944

Vous ferez un commentaire composé de ce poème.

III - DISSERTATION

Dans la préface à son recueil de nouvelles publié en 1980 Tchicaya U'Tamsi écrivait : "En vérité, toute civilisation est une rencontre synchrétique de deux mondes barbares l'un pour l'autre, barbares l'un et l'autre, et cela produit de toute évidence un nouveau barbare si controversé en lui-même que c'est forcément un être tragique, fatal parce qu'habité par deux morts, celles des deux mondes qui l'ont enfanté".

Expliquez et discutez éventuellement en vous appuyant sur des exemples littéraires.

I - CONTRACTION DE TEXTE

Un peuple qui a vécu pendant des siècles sous le régime des castes et des classes ne parvient à un état social démocratique qu'à travers une longue suite de transformations plus ou moins pénibles, à l'aide de violents efforts, et après de nombreuses vicissitudes durant lesquelles les biens, les opinions et le pouvoir changent rapidement de place.

Alors même que cette grande révélation est terminée, l'on voit encore subsister pendant longtemps les habitudes révolutionnaires créées par elles, et de profondes agitations lui succèdent.

Comme tout ceci se passe au moment où les conditions s'égalisent, on en conclut qu'il existe un rapport caché et un lien secret entre l'égalité même et les révolutions de telle sorte que l'une ne saurait exister sans que les autres naissent. Sur ce point, le raisonnement semble d'accord avec l'expérience. Chez un peuple où les rangs sont à peu près égaux, aucun lien apparent ne réunit les hommes et ne les tient fermes à leur place. Nul d'entre eux n'a le droit permanent, ni le pouvoir de commander et nul n'a pour condition d'obéir ; mais chacun, se trouvant pourvu de quelques lumières et de quelques ressources, peut choisir sa voie, et marcher à part de tous ses semblables. [...]

Il me semble donc naturel de croire que, dans une société démocratique, les idées, les choses et les hommes doivent éternellement changer de formes et de places, et que les siècles démocratiques seront des temps de transformations rapides et incessantes. [...]

Presque toutes les révolutions qui ont changé la face des peuples ont été faites pour consacrer ou pour détruire l'inégalité... Écartez les causes secondaires qui ont produit les grandes agitations des hommes, vous en arriverez presque toujours à l'inégalité. Ce sont des pauvres qui ont voulu ravir les biens des riches, ou les riches qui ont essayé d'enchaîner les pauvres. Si donc vous pouvez fonder un état de société où chacun ait quelque chose à garder et peu à prendre, vous aurez beaucoup fait pour la paix du monde. [...]

Il n'y a pas de révolution qui ne menace plus ou moins la propriété acquise. La plupart de ceux qui habitent les pays démocratiques sont propriétaires ; ils n'ont pas seulement des propriétés ; ils vivent dans la condition où les hommes attachent à leur propriété le plus de prix.

Alexis de Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, 1835.

Résumé

Résumez ce texte de 349 mots en 100 mots avec une marge de tolérance de 10% en plus ou en moins et en indiquant le nombre de mots de votre résumé.

Discussion

Choisissez-y ensuite une idée et développez-la sous la forme d'une petite dissertation.

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

Complainte

Bleu, si bleu cet œil du ciel
derrière la vitre !
La vie en fleur entre mes cils,
L'azur entier dans mes paupières.
Bleu, si bleu cet œil du ciel
derrière la vitre !

Mornes, si mornes ces quatre murs !
La mort imprègne terre et pierre
d'une sueur d'outre-planète...
Frais, si frais ces cris d'enfant
dans l'alme enclos !

Mais qui l'entendra, claire innocence,
ton chant trop pur, ta voix trop douce
dans le vacarme de la nuit !

La force aveugle de l'abîme
tire de son fouet
le son aigre de l'agonie !
La peau tendre de la douleur
saigne au baiser dur de la corde.

Les étoiles meurent sans un soupir
Quelle main levée à l'horizon
va tendre aux lèvres des héros
l'offrande rouge de l'aurore !

Du sang je n'en ai point versé.
De la mort je n'en ai point semé.
Mes doigts sont clairs comme un printemps
Mon cœur est neuf comme une hostie.

Mais qui l'entendra, chaste Guerrier,
ta voix trop pure,
ton chant trop doux
dans le croassement des ténèbres !

Bleu, si bleu cet œil du ciel,
derrière la grille
Frais, si frais ces cris d'enfant
dans la pelouse

La vie en fleur entre mes cils.
L'azur entier dans mes paupières,
l'innocence entre les plis de l'âme...

Jacques Rabemananjara, Antidote, *Présence Africaine*, 1961, Prison civile, Tananarive, 12 juin 1947

III - DISSERTATION

"Nous ne lisons jamais pour oublier la vie, au contraire pour l'éclairer. Les livres nous aident à voir, à agir, à vivre. "

En vous appuyant sur vos propres lectures, vous donnerez votre opinion sur la question.

I - CONTRACTION DE TEXTE

LE FANTASTIQUE

Lentement, depuis vingt ans, le surnaturel est sorti de nos âmes. Il s'est évaporé comme s'évapore un parfum quand la bouteille est débouchée. En portant l'orifice aux narines et en aspirant longtemps, longtemps, on retrouve à peine une vague senteur. C'est fini

Les petits enfants s'étonneront des croyances naïves de leurs pères à des choses si ridicules et si invraisemblables. Ils ne sauront jamais ce qu'était autrefois la nuit, la peur du mystérieux, la peur du surnaturel. C'est à peine si quelques centaines d'hommes s'acharnent encore à croire aux visites des esprits, aux influences de certains êtres ou de certaines choses, au somnambulisme lucide, à tout le charlatanisme des esprits. C'est fini.

Notre pauvre esprit inquiet, impuissant, borné, effaré par tout effet dont il ne saisissait pas la cause, épouvanté par le spectacle incessant et incompréhensible du monde a tremblé pendant des siècles sous des croyances étranges et enfantines qui lui servaient à expliquer l'inconnu. Aujourd'hui il devine qu'il s'est trompé, et il cherche à comprendre, sans savoir encore. Le premier pas, le grand pas est fait. Nous avons rejeté le mystérieux qui n'est plus pour nous inexploré.

Dans vingt ans, la peur de l'irréel n'existera plus même dans le peuple des champs. Il semble que la création ait pris un autre aspect, une autre figure, une autre signification qu'autrefois. De là va certainement résulter la fin de la littérature fantastique.

Elle a eu cette littérature des périodes et des allures bien diverses, depuis le roman de chevalerie, *Les Mille et Une Nuits*, les poèmes héroïques, jusqu'aux contes de fées et aux troublantes histoires d'Hoffman et d'Edgar Poe. Quand l'homme croyait sans hésitation, les écrivains fantastiques ne prenaient point de précautions pour dérouler leurs surprenantes histoires. Ils entraient du premier coup, dans l'impossible, et y demeuraient, variant à l'infini les combinaisons invraisemblables, les apparitions, toutes les ruses effrayantes pour enfanter l'épouvante.

Mais quand le doute eût pénétré enfin dans les esprits, l'art est devenu plus subtil. L'écrivain a cherché les nuances, a rôdé autour du surnaturel plutôt que d'y pénétrer. Il a trouvé des effets terribles en demeurant sur la limite du possible, en jetant les âmes dans l'hésitation, dans l'effarement. Le lecteur indécis ne savait plus, perdant pied comme en une eau dont le fond manque à tout instant, se raccrochait brusquement au réel pour s'enfoncer encore tout aussitôt, et se débattre de nouveau dans une confusion pénible et enfiévrant comme un cauchemar.

L'extraordinaire puissance terrifiante d'Hoffmann et d'Edgar Poe vient de cette habileté savante, de cette façon particulière de coudoyer le fantastique et de troubler avec des faits naturels où reste pourtant quelque chose d'inexpliqué et de presque impossible.

Guy de Maupassant, Article publié dans *Le Gaulois* du 7 octobre 1883

Résumé

Résumer ce texte d'environ 477 mots au quart du nombre de ces mots, soit en 120 mots avec une marge de 10 % en plus ou en moins.

Vous indiquerez à la fin de votre résumé le nombre de mots employés.

Discussion

Vous choisirez dans le texte une idée intéressante, puis vous la commenterez et la discuterez au besoin.

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

Solitude

Tu es parti en crachant sur la figure
Sereine de tes Masques antiques
Et voilà que des mécènes en mal d'exotisme
T'ont formalisé dans les vitrines
De leurs salons d'été !
Le faufilage de leurs idées égalitaires
Sur ta conscience titubante
T'a envoûté comme les paroles du sorcier le possédé
Mille saisons et mille lunes sur les pavés enneigés
Sans une couverture de cotonnade chaude
Sur tes épaules !
Tu as supporté tout cela !
Mais au retour le Bercaïl t'accueille
Avec dans tes bagages une odeur de rance
D'amours hygiéniques !
Et tu voulais prouver ta personnalité
Aux hommes à la face blême !
Réhabiliter la Race !
Dans les forêts
Sur les montagnes
Dans les savanes
Nos dieux ricanent en voyant s'accomplir
Leur malédiction !

Hamadoun Ibrahima Issébé, *Les Boutures du soleil*, Éditions Saint-Germain-des-Prés, 1981

Vous ferez de ce texte un commentaire composé

III - DISSERTATION

"Le travail est une nécessité vitale, une nécessité sociale, un devoir envers la société."

En une argumentation fondée sur des exemples précis et développés, vous commenterez et discuterez au besoin cette citation.

I - CONTRACTION DE TEXTE

LA LOI DES HOMMES

Tout ce mouvement des hommes sur la terre, ces changements des eaux, des bois, des plaines, ces marques de l'homme partout, ces vestiges étonnants, représentent des jeux, des travaux ou des œuvres. Toutefois, il est clair que le jeu est ce qui laisse le moins d'empreinte de l'homme sur la terre, et qu'au contraire l'art laisse des signes puissants, qui suffisent, et auxquels on ne touche plus, comme les pyramides.

Le travail ne laisse pas de signes à proprement parler, mais ce sont plutôt des moyens ou instruments, usés, continuellement réparés en vue de cette consommation ou destruction qui ne cesse point et qui entretient notre vie. Il y a quelque chose de pressant, d'ininterrompu, de suivi dans le travail, qu'on ne trouve point dans le jeu, ni dans les œuvres de loisir. Et cette sévère loi du travail nous fait sentir une double contrainte. La nécessité extérieure nous tient. Les choses nous usent, nous détruisent et même nous conservent sans nous demander permission et sans le moindre égard. Soleil, pluie, vent, inondation donnent perpétuellement assaut. Le blé pousse selon la saison, non selon nos désirs. Ainsi nous courons toujours, et nous ne cessons jamais d'obéir. Tous les hommes vont à une tâche, prévue ou non, mais qui n'attend jamais. Nul ne peut dire, au commencement de la journée, ce qui sera le plus pressant avant le soir, moisson, éboulement, incendie ou cyclone.

Mais autre chose encore nous presse, et gouverne tous nos mouvements, c'est que le jeu des échanges et de la coopération fait que tout travail dépend d'un travail, et que l'homme attend l'homme. Faute de cueillir mes fruits lorsqu'ils sont mûrs, je les perds. Faute de livrer au jour convenu cet habit que j'ai promis, je ne puis plus compter sur le pain, sur la viande, sur le charbon qu'on m'a promis. Telle est donc la double nécessité qui règle tout travail.

L'homme est ainsi tenu de deux manières. Au regard des choses, il est clair que l'intention ne compte pas, ni l'effort, mais seulement le résultat et que le travail du lendemain dépend de celui de la veille.

La sagesse des proverbes ne tarit point là-dessus, disant qu'il faut faire chaque chose en son temps, qu'un heureux commencement est la moitié de l'œuvre, qu'on ne bâtit pas sur le sable, et qu'enfin l'on récolte ce que l'on a semé. Mais j'ai trouvé dans une pensée de Franklin la plus forte expression de cette nécessité toujours menaçante, et qui exige un continuel travail. "La faim, dit-il, regarde par la fenêtre du travailleur, mais elle n'ose pas entrer."

ALAIN, *Les Idées et les âges*, Gallimard.

Résumé

Vous résumerez le texte de 466 mots en 117 mots environ. Une marge de 10% en plus ou en moins est admise.

Vous indiquerez à la fin de votre résumé le nombre de mots employés.

Discussion :

"La faim, dit-il, regarde par la fenêtre du travailleur, mais elle n'ose pas entrer. "

En tenant compte des différents aspects du travail, vous discuterez cette idée après l'avoir brièvement expliquée.

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

Courage

Paris a froid Paris a faim

Paris ne mange plus de marrons dans la rue

Paris a mis de vieux vêtements de vieilles

Paris dort tout debout sans air dans le métro

Plus de malheur encore est imposé aux pauvres

Et la sagesse et la folie

De Paris malheureux

C'est l'air pur c'est le feu

C'est la beauté c'est la bonté

De ses travailleurs affamés
Ne crie pas au secours Paris
Tu es vivant d'une vie sans égale
Et derrière la nudité
De ta pâleur de ta maigreur
Tout ce qui est humain se révèle en tes yeux
Paris ma belle ville
Fine comme une aiguille forte comme une épée
Ingénue et savante
Tu ne supportes pas l'injustice
Pour toi c'est le seul désordre
Tu vas te libérer Paris
Paris tremblant comme une étoile
Notre espoir survivant
Tu vas te libérer de la fatigue et de la boue
Frères ayons du courage
Nous qui ne sommes pas casqués
Ni bottés ni gantés ni bien élevés
Un rayon s'allume en nos veines
Notre lumière nous revient
Les meilleurs d'entre nous sont morts pour nous
Et voici que leur sang retrouve notre cœur
Et c'est de nouveau le matin un matin de Paris
La pointe de la délivrance
L'espace du printemps naissant
La force Idiote a le dessous
Ces esclaves nos ennemis
S'ils ont compris
S'ils sont capables de comprendre
Vont se lever.
1942

Paul Éluard (1895 - 1952), *Au rendez-vous Allemand* 1944, Éditions Gallimard.

III - DISSERTATION

"La poésie est ou n'est pas. Que le poète reste fidèle à lui-même : ses émotions porteront nécessairement la marque des circonstances politiques, historiques, psychologiques ou autres qui en ont déterminé l'éclosion. Son comportement [...] ne diffère pas, en son essence, de celui de tout autre citoyen saisi par la pensée de son peuple et mû par l'amour de son pays".

En une argumentation fondée sur des œuvres que vous connaissez bien, vous donnerez votre avis sur cette opinion puis vous la discuterez.

I - CONTRACTION DE TEXTE

LE SENS DE LA PEINE

Longtemps, l'idée d'expiation a prédominé. Dans les conceptions qu'on se faisait de la prison, le coupable devait payer le prix de son forfait, un prix qui était à la fois redoutable, exemplaire et correctif. Les peines physiques étaient courantes, elles marquaient le détenu, constituant une sorte de casier judiciaire archaïque, qui signalait de manière publique et durable l'infamie commise. On ne partage plus aujourd'hui cette optique, parce qu'on ne croit plus que le pouvoir social s'identifie aussi massivement et aussi aisément à l'ordre de la justice immuable. On a cessé, d'autre part, de voir dans l'expiation une bonne thérapeutique, étant donné les réactions d'amertume et de révolte qu'elle provoque.

En faveur de cet ordre ancien, il faut pourtant reconnaître qu'en faisant payer aux détenus leur faute, il leur faisait l'honneur de les tenir toujours pour des hommes libres, capables de se réhabiliter par eux-mêmes. La peine était infamante, mais elle devait théoriquement permettre à ceux qui l'avaient purgée de revenir dans la société de plein droit. L'expiation est certes une notion redoutable, car elle moralise à l'extrême les situations, mais elle fournit aussi des procédures pour recouvrer la dignité perdue. Les sociétés archaïques nous paraissent cruelles et vengeresses ; elles l'ont été effectivement, mais le sens sacré de la faute implique en contrepartie le sens sacré de la conversion et de la réintégration.

De leur côté, les sociétés modernes, inspirées par l'idéal laïque et positiviste, se sont toujours attachées à leur propre défense. Elles ont cherché à rendre les criminels inoffensifs, les reléguant et les repoussant au loin à partir d'un certain nombre de récidives. Elles ont estimé qu'il y avait peut-être des catégories de criminels héréditaires et irrécupérables dont on ne pouvait que limiter les conduites asociales. La peine consiste alors en une privation de la liberté en tant que possibilité de nuire. On ne peut plus aujourd'hui s'en tenir à cette deuxième perspective, parce que l'on voit la criminalité — ou, tout au moins, la violation des règles de la société — s'étendre de plus en plus et parce qu'une attitude défensive n'est que passivité, incapacité de prévenir et de transformer. Si le souci de défendre la société présente à, par rapport à la perspective de l'expiation, l'avantage de soumettre les contrevenants à une moralisation moins écrasante, elle a l'inconvénient de réduire le système pénitentiaire à un univers asilaire pour incurables ; c'est là une attitude d'autant plus décourageante que les sociétés modernes se sont affirmées scientifiquement progressistes.

A. DUMAS, *Système pénitentiaire*, *Encyclopédia Universalis*.

Résumé

Résumez ce texte de 441 mots au quart de sa longueur soit en 110 mots environ.

Une marge de tolérance de plus ou moins 10% est accordée.

Vous indiquez le nombre de mots employés à la fin de votre résumé.

Discussion

Idee à commenter : "On ne peut plus aujourd'hui s'en tenir à cette deuxième perspective, parce que l'on voit la criminalité... s'étendre de plus en plus et parce qu'une attitude défensive n'est que passivité, incapacité de prévenir et de transformer."

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

Acrostiches du captif.

Espoir ! Ô noble élan du cœur vers la félicité !

Sur quelle plage d'or irons-nous jeter l'ancre au terme de l'Épreuve ?

Tout encor éblouis des visions du large et des remous du firmament,
hisserons-nous la grande voile au mitan du bonheur ? Les âmes délivrées
entonneront avec orgueil l'hymne de l'aventure et des claires ivresses.
Rêve ou simple souhait ! J'ignore mais déjà brille l'étoile du matin.

Rameur habile du destin, je réglerai la marche épique de mon boutre
au gré des houles qui soudain célébreront la gloire incomparable de la baie.
Venus de quelles profondeurs, les souffles brûlants du tropique
ordonneront leur rythme aux jeux lyriques des élus !
Amazone de la ferveur, toi, tu m'entraîneras dans un abîme de vertige.
Hâtez-vous ! Hâtez-vous de sonner, heures divines des délices !
appels des sens et cris de l'âme en quête du délire ultime de l'étreinte !
Naufrage, ô volupté, dans les eaux rouges de la passe
où la tempête éclate en nébuleuses !
Gémiront tour à tour, sous la charge de l'ouragan la coque de la nef et l'aviron de l'acier
Y puissé-je à loisir, suavement, amie, effeuiller sur ton sein les lentes fleurs de l'orchidée !

Je sais que nul présent n'en revêt l'excellence aux yeux de l'héroïne.
Aucune perle, aucun bijou : la sœur jumelle des sylphides choisira l'humble offrande où chante la
vertu magique des buissons.
Quand donc, ô golfe d'ombre, à l'abri du retour offensif des moussons,
Unirai-je en mes mains le double promontoire qui proclame ta grâce !
Enroulés dans les plis royaux de ma bannière, ensemble nous verrons
s'étendre au sol, dieux apaisés, les Princes turbulents des fols désirs incontinents...

Jacques Rabemananjara, *Maison de Force*, Le 12 mai 1950.

III - DISSERTATION

"Nous nous élèverons contre la malfaisance d'un système, contre ses manœuvres et sa prétention de conférer à toutes les nouveautés introduites dans notre vie et sur notre sol une vertu corrosive, une signification criminelle, celle d'étouffer, celle de tuer en nous ce que nous avons de plus précieux, de plus authentique, ce qui fait l'élément intime de notre essence."
À partir d'une solide argumentation, vous apprécierez l'affirmation ci-dessus en vous référant essentiellement aux œuvres négro-africaines que vous connaissez bien.

I - CONTRACTION DE TEXTE

QU'EST-CE QUE LA LITTÉRATURE CREATIVE ?

La littérature créative est engagée. Elle a mission d'être à l'écoute de la société qui se bâtit, se fortifie et se déploie. Elle doit chanter les vicissitudes de nos efforts pour nous assumer nous-mêmes afin d'atteindre la vraie stature humaine. Elle doit prendre appui sur notre patrimoine vitalisant, ce grand silo de forces où nous devons puiser courage pour forger les lendemains meilleurs. Ce faisant, la littérature créative a conscience de ciseler une œuvre d'art dans la pleine et entière possession de ses moyens d'expression. Ainsi le pari se double d'un défi ; il faut apprendre la leçon pour devenir un écrivain véritable.

Qu'on ne s'y trompe pas ! il ne peut suffire d'avoir des idées, d'éprouver des sentiments, des émotions, de brandir des idéaux, de vivre des situations ou de nourrir des rêves pour devenir aussitôt un bon écrivain. On peut être romanesque sans être romancier, aimer la contemplation sans être poète. Dans l'ordre structurel, il faut quitter l'éventualité pour l'événement dans une langue esthétique. La majesté du sujet se trouve par elle-même incapable d'entraîner l'existence d'un bon poète. Il est des montagnes qui engendrent des souris. Le langage ayant de multiples usages, ce n'est que l'emploi qu'en fait l'homme, comme séries verbales esthétiques, qui qualifie l'œuvre littéraire.

Voilà pourquoi l'homme le plus sensible du monde n'est pas forcément un artiste ici. Le miracle de la création littéraire se réalise dans l'union intégrée, dans la concordance désormais homogène du contenu et du contenant. La créativité littéraire, n'est-ce pas finalement un mode d'expression ? L'œuvre littéraire apparaît donc acquisition patiente plus que don, conquête progressive plus que dotation initiale.

Basile Juleat Fouda

Résumé

Résumez ce texte de 270 mots au quart avec une marge de tolérance de 10% en plus ou en moins (12 points)

Essai. (8 points)

Vous discuterez cette assertion : "La littérature créative est engagée. Elle a mission d'être à l'écoute de la société qui se bâtit, se fortifie et se déploie. "

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

Paix

La guerre est un fruit de la dépravation des hommes ; c'est une maladie convulsive et violente du corps politique, il n'est en santé, c'est-à-dire dans son état naturel que lorsqu'il jouit de la paix ; c'est elle qui donne de la vigueur aux empires ; elle maintient l'ordre parmi les citoyens ; elle laisse aux lois la force qui leur est nécessaire ; elle favorise la population, l'agriculture et le commerce ; en un mot elle procure aux peuples le bonheur qui est le but de toute société. La guerre au contraire dépeuple les états ; elle y fait régner le désordre ; les lois sont forcées de se taire à la vue de la licence qu'elle introduit ; elle rend incertaines la liberté et la propriété des citoyens ; elle trouble et fait négliger le commerce ; les terres deviennent incultes et abandonnées. Jamais les triomphes les plus éclatants ne peuvent dédommager une nation de la perte d'une multitude de ses membres que la guerre sacrifie ; ses victoires mêmes lui font des plaies profondes que la paix seule peut guérir.

Si la raison gouvernoit* les hommes ; si elle avoit sur les chefs des nations l'empire qui lui est dû, on ne les verroit point se livrer inconsidérément aux fureurs de la guerre, ils ne marqueroient point cet acharnement qui caractérise les bêtes féroces. Attentifs à conserver une tranquillité de qui dépend leur bonheur, ils ne saisiroient point toutes les occasions de troubler celle des autres ; satisfaits des biens que la nature a distribués à tous ses enfans, ils ne regarderoient point avec envie

ceux qu'elle a accordés à d'autres peuples ; les souverains sentiroient que des conquêtes payées du sang de leurs sujets, ne valent jamais le prix qu'elles ont coûté. Mais par une fatalité déplorable, les nations vivent entr'elles dans une défiance réciproque ; perpétuellement occupées à repousser les entreprises injustes des autres, ou à en former elles-mêmes, les prétextes les plus frivoles leur mettent les armes à la main, et l'on croiroit qu'elles ont une volonté permanente de se priver des avantages que la Providence ou l'industrie leur ont procurés. Les passions aveugles des princes les portent à étendre les bornes de leurs états ; peu occupés du bien de leurs sujets, ils ne cherchent qu'à grossir le nombre des hommes qu'ils rendent malheureux.

L'Encyclopédie (XVIIIe siècle)

* *gouvernoit, avoit*, etc. formes anciennes pour *gouvernait, avait*, etc.

Vous ferez un commentaire composé de ce texte. Vous pourrez vous intéresser, par exemple, à sa construction, au lexique et à la grammaire.

III - DISSERTATION

Dans quelle mesure les pièces de théâtre africaines que vous connaissez, remplissent-elles cette fonction que Cheikh N Dao donne du théâtre africain : "aider à la création de mythes qui galvanisent le peuple et le portent en avant" ?

I - CONTRACTION DE TEXTE

VERS UNE SOCIÉTÉ POUR TOUS

Une société socialement intégrée est une société dans laquelle peuvent coexister des aspirations individuelles et collectives différentes et divergentes dans le cadre d'un libre consensus sur les valeurs fondamentales et les intérêts communs.

Vue dans le contexte du développement humain durable, l'intégration sociale est synonyme de plus de justice, d'égalité, de bien-être matériel et de liberté démocratique, ce qui implique l'égalité des chances et des droits pour tous.

Dans le cadre de toute société, l'intégration se manifeste sous les aspects suivants : solidarité, interdépendance, respect de la diversité culturelle, tolérance pour les styles de vie qui s'écartent de la norme et courage de remplacer les systèmes dysfonctionnels (par exemple, esclavage, apartheid) par d'autres systèmes plus équitables.

L'objectif d'une intégration sociale constructive est une "société pour tous", dont tous les membres sont convaincus que l'État se préoccupe de leur bien-être ; une société qui favorise la promotion d'un modèle de développement qui soit équitable pour les individus, conduise à l'harmonie entre les groupes et renforce la cohésion sociale.

Il est manifestement impossible d'atteindre cet objectif sans traiter avec succès les deux autres questions essentielles que sont la pauvreté et l'emploi productif. En fait, le lien commun qui unit ces trois questions réside dans leur importance cruciale pour le développement des individus et des sociétés.

Parce que la majorité des pauvres les plus démunis vivent dans le monde en développement, où ils représentent un tiers de la population, la pauvreté constitue dans ces régions une menace très grave à l'intégration sociale.

En même temps, la pauvreté se répand dans les pays industrialisés, par exemple, près de 15 % de la population des douze pays membres de l'Union européenne vivent au-dessous du seuil de pauvreté défini par leurs pays respectifs.

L'intégration sociale est également menacée par la marée montante du chômage et de la "croissance sans emploi" qui, si elle persiste engendre inévitablement la pauvreté. Cette spirale descendante de la désintégration sociale se caractérise par la marginalisation de larges secteurs de la population qui sont exclus et abandonnés à eux-mêmes, par le grand nombre de sans-logis et par des taux élevés de criminalité et de mortalité.

De même que la pauvreté, l'exclusion, quelles qu'en soient les victimes, présente une menace, surtout si le nombre des minorités marginalisées atteint un seuil critique. Et le nombre des exclus va en augmentant.

L'exclusion et la discrimination ne sont pas uniquement le résultat de facteurs économiques. Elles procèdent souvent de différences raciales, ethniques ou tribales et peuvent aussi dépendre du sexe.

Trop souvent, une discrimination officialisée débouche sur des violences ethniques ou raciales et sur des conflits armés, à mesure que les sociétés se désintègrent sous le poids des préjugés entretenus par leurs membres.

Il faut rappeler l'exemple de l'Afrique, qui regroupe un tiers de la population de réfugiés du monde entier. Depuis avril 1994, environ 3,5 millions de personnes, soit près de la moitié de la population totale du Rwanda avant la guerre civile, ont été tuées ou contraintes de fuir leurs foyers en raison du conflit ethnique. Beaucoup de ceux qui ont survécu au carnage ont péri du choléra et d'autres maladies qui déciment les camps de réfugiés.

Les migrations sont un autre symptôme de désintégration sociale. Que ce soit parce qu'ils fuient pour chercher une vie meilleure ou parce que des conditions politiques défavorables ou des catastrophes naturelles les contraignent à fuir, le nombre d'êtres humains vivant aujourd'hui à l'extérieur de leurs villages, pays ou régions d'origine est plus élevé que jamais. Si beaucoup de migrants, ou de réfugiés ont l'intention de ne séjourner que momentanément dans les communautés hôtes, ils s'y installent néanmoins de plus en plus à titre permanent.

À la recherche d'emplois ou de rémunérations plus élevées, les migrants économiques gagnent souvent les zones urbaines, laissant leurs familles derrière eux. Si la majorité d'entre eux sont des hommes, les taux féminins de migration économique ont presque rejoint les taux masculins ces dernières années, surtout en Asie du Sud et du Sud-Est, où plus de 70 % des femmes migrantes sont âgées de moins de 25 ans.

La migration économique peut entraîner des privations, voire comporter un danger physique et des répercussions sur le plan culturel, quand des groupes qui souvent n'ont ni la même langue ni la même religion se mêlent contre leur gré, mettant à rude épreuve les services sociaux disponibles ainsi que leur capacité de tolérance mutuelle.

Le type de migration le plus problématique est celui des réfugiés politiques. La vague humaine de quelque 20 millions de réfugiés qui déferle actuellement au-delà des frontières des pays d'origine ainsi que celle des 26 millions de personnes déplacées à l'intérieur de leurs propres pays sont gonflés par les conflits armés, l'instabilité politique, les violations des droits de l'homme et les persécutions.

En raison des migrations, bien des sociétés deviennent de plus en plus multiculturelles. C'est là un fait qui peut avoir des conséquences positives, car il est susceptible d'enrichir considérablement les sociétés d'accueil, mais qui peut aussi entraîner une aggravation des malentendus, des affrontements et de l'anxiété.

Sommet mondial pour le développement social, Document d'information 3, 1994.

QUESTIONS

1) Résumé

Vous résumerez ce texte au quart de sa longueur.

2) Vocabulaire

Vous expliquerez les expressions suivantes :

– l'égalité des chances et des droits pour tous – ceux qui ont survécu au carnage.

3) Discussion :

Partagez-vous le point de vue de l'auteur lorsqu'il dit : "L'exclusion et la discrimination ne sont pas uniquement le résultat de facteurs économiques. Elles procèdent souvent de différences raciales, ethniques ou tribales et peuvent aussi dépendre du sexe " ?

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

Tels des amoureux éconduits, ils revenaient sans cesse aux alentours des gares. Ils restaient là, les yeux fixés sur l'horizon, immobiles, échangeant à peine quelques phrases banales. Parfois, un îlot de cinq ou six hommes se détachait du groupe compact et partait à la dérive en direction de la voie. Pendant quelques instants, ils longeaient les rails puis soudain, comme pris de panique, ils se hâtaient de revenir s'agglomérer à la masse. Alors ils restaient là, accroupis ou debout au pied d'une dune, les yeux fixés sur les deux parallèles qui s'allongeaient sans fin pour aller se fondre au loin dans la brousse. Quelque chose de nouveau germait en eux, comme si le passé et l'avenir étaient en train de s'étreindre pour féconder un nouveau type d'homme, et il leur semblait que le vent leur chuchotait une phrase de Bakayoko souvent entendue :

"L'homme que nous étions est mort et notre seul salut pour une nouvelle vie est dans la machine, la machine qui, elle, n'a ni langage, ni race." Mais eux restaient muets.

Sembène Ousmane, *Les Bouts de bois de Dieu*.

Vous ferez de ce texte un commentaire que vous organiserez à votre gré. Vous pourrez, par exemple, montrer comment ce texte a su rendre compte de la psychologie des grévistes.

III - DISSERTATION

Les plus beaux romans, dit Goethe, sont ceux qui projettent brusquement un jour nouveau sur les sentiments les plus communs, sur les situations les plus triviales.

Léon Blum, *Nouvelles Conversations de Goethe avec Eckermann*, 15 février 1898

Vous commenterez cette affirmation en vous appuyant sur les romans que vous avez étudiés ou lus.

LE COLOSSE AUX PIEDS D'ARGILE

Au moment où l'Occident entre dans l'ère des "autoroutes de l'information", on dénombre encore dans le monde 600.000 établissements humains sans électricité. Alors que dans les pays du Nord industrialisé, c'est par millions qu'on compte les hommes et les femmes qu'une formation universitaire n'a pas mis à l'abri du chômage, les pays du Sud comptent 900 millions d'analphabètes, obligés de travailler dans des conditions déplorables.

Tant que cette brèche ira s'élargissant, l'équilibre de notre société planétaire deviendra de plus en plus précaire. Car le même progrès scientifique et technologique qui a permis au Nord industrialisé d'accéder à l'opulence a dramatiquement accru l'interdépendance des nations. Aujourd'hui plus que jamais le monde est un tout.

L'exode provoqué par la sécheresse ou la guerre dans un pays d'Afrique ne peut laisser indifférents ses voisins européens, qui voient là un facteur d'aggravation de la crise structurelle de leur économie et constatent que le problème du chômage est rendu encore plus aigu par une immigration massive et incontrôlée. Et la relation inverse est tout aussi vraie : la fermeture d'une usine ruinée par la crise en Amérique du Nord ou en Australie peut signifier la perte de ses moyens de subsistance pour un paysan d'Amérique du Sud ou un mineur d'Asie Centrale.

Rien n'illustre mieux cette interdépendance que les problèmes d'environnement. L'abus des engrais chimiques, l'accumulation des déchets nucléaires, la pollution de l'atmosphère, de l'eau et du sol, la perte de la diversité biologique, l'épuisement de certaines ressources non renouvelables : autant de périls qui menacent la planète tout entière, parce que la détérioration du milieu naturel ne connaît pas de frontières.

C'est la conception même du progrès et du développement qui a prévalu jusqu'à une date très récente qui doit être révisée de fond en comble. C'est que le développement se résume à la croissance économique et qu'il suffit d'améliorer les indices de la production industrielle et la consommation d'électricité pour qu'un pays se modernise et que ses habitants vivent mieux. Cette idée fausse revient à imposer partout des formules de développement qui ne tiennent pas compte des particularités historiques, culturelles ou psychologiques des peuples auxquels on les applique. L'une des conséquences de cette aberration est le prix moral et matériel, extrêmement lourd, que sont en train de payer de nombreux pays soumis aux mesures d'ajustement économique imposées par les institutions financières internationales. Surtout ne nous laissons pas séduire par le chant des sirènes de la consommation illimitée. Après le communisme, c'est du consumérisme que nous devons nous libérer aujourd'hui. L'idée que la consommation peut augmenter indéfiniment est tout simplement indéfendable. Le risque d'épuisement des ressources non renouvelables, la nécessité d'éviter la pollution et la dégradation de l'environnement, les menaces qui pèsent sur la couche d'ozone et la diversité biologique, mais aussi sur la santé et le bien-être des générations futures, ainsi que sur notre patrimoine naturel et culturel, nous interdisent absolument d'ériger une telle conception de la croissance en idéal pour le siècle à venir.

À cette illusion, nous devons opposer le concept d'un développement intégré, soutenu et respectueux de l'environnement, d'une consommation axée sur la qualité et non sur la quantité, d'une réhabilitation des valeurs de l'esprit afin de redéfinir les priorités de notre société, de privilégier les notions de frugalité humaine et de discipline écologique. Dans les décennies à venir, le concept de qualité de la vie sera de plus en plus lié à l'idée d'austérité et de respect de l'environnement.

Le rêve de Nabuchodonosor s'achève ainsi : "Sans qu'aucune main l'ait lancée, une pierre vint frapper la statue aux pieds d'argile et la détruisit." Notre civilisation - cette mécanique aux rouages extraordinairement complexes qui a obtenu d'étonnants résultats dans les domaines les plus divers de l'art et de la science, de l'industrie et de la culture - ressemble au colosse biblique. Si nous ne corrigeons pas de manière radicale les déséquilibres qui la menacent, si nous ne parvenons pas à une cohabitation pacifique de tous les hommes et de tous les peuples dans la justice et la dignité, si nous ne sommes pas capables de léguer aux générations à venir une planète habitable, nous ressemblerons chaque jour davantage à cette statue aux pieds d'argile à la merci du moindre projectile que le hasard aveugle lancera contre nous.

Federico MAYOR, *LE COURRIER DE L'UNESCO*, avril 1995

QUESTIONS

1) Résumé

Résumez ce texte au quart de sa longueur, soit 175 mots environ.

2) Vocabulaire

Expliquez les expressions suivantes :

– le chant des sirènes de la consommation illimitée – Un développement intégré

3) Discussion

"...Si nous ne sommes pas capables de léguer aux générations à venir une planète habitable, nous ressemblerons chaque jour davantage à cette statue aux pieds d'argile à la merci du moindre projectile que le hasard aveugle lancera contre nous."

Partagez-vous le point de vue de Federico MAYOR ?

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

Lorsque les quatre hommes furent partis. N'Deye Touti sortit à son tour. Elle avait besoin de prendre l'air et comme elle savait que les policiers allaient revenir, elle ne désirait pas assister à une nouvelle bagarre. Machinalement, ses pas la portèrent vers le quartier incendié. Elle marchait dans une poussière noire encombrée de débris informes, d'objets calcinés. N'Deye Touti avait grandi ici-même, elle avait joué dans ces cavernes sombres, dans ces ruelles étranglées, ces courettes empestées. Ces souvenirs étaient vifs comme une blessure. Elle en était presque à bénir l'incendie qui venait de détruire ces témoins de son enfance et de sa honte. Elle imaginait des maisons peintes de couleurs claires, des jardins pleins de fleurs, des enfants vêtus à l'européenne jouant dans des cours propres. Et voici que ce qu'elle voyait autour d'elle était tout autre. Au milieu des décombres des femmes et des hommes s'affairaient. De-ci de-là des piquets se dressaient, des caisses, des bidons vides s'entassaient ; au milieu de nuages de poussière noire, ces hommes et ces femmes balayaient, creusaient, dégageaient une marmite, ou la carcasse d'un lit, tandis qu'autour d'eux couraient des enfants nus dont la peau avait la couleur de la cendre.

N'Deye Touti détourna son regard et chercha un autre rêve. Des titres de livres, des noms défilèrent. Un instant, elle s'arrêta à celui de Bakayoko. Cet homme dur qui parfois semblait vivre dans un autre monde, l'attirait, mais qui était-il ? Un ouvrier. La femme d'un ouvrier, d'un ouvrier qui n'était plus jeune ? A quoi bon être une élève de l'école normale ? Un avocat, un docteur peut-être et un amour, un amour qui l'entraînerait loin de ce cimetière vivant, loin du côté du quartier européen, là où il y a des villas entourées de jardins et non des cahutes de bois et de zinc enfermées dans leurs palissades ou leurs haies de bambous.

SEMBÈNE Ousmane, *Les Bouts de bois de Dieu*, P.184-185.

Vous ferez de ce texte un commentaire que vous organiserez à votre gré. Vous pourrez, par exemple, montrer comment l'auteur a su rendre compte des sentiments du personnage.

III - DISSERTATION

"Les guerres, répressions, famines et destructions ne sont pas des phénomènes naturels. Ils prennent leurs racines en nous, les hommes, et principalement en tous ceux qui détiennent les pouvoirs politiques, économiques, intellectuels, sociaux et religieux".

René DUMONT, *Pour l'Afrique, j'accuse*.

En vous fondant sur votre expérience personnelle et vos lectures, vous commenterez cette opinion de l'auteur.

I - CONTRACTION DE TEXTE

URBANISATION : DANGER !

La ville ne cesse d'exercer son attraction sur une population de jeunes ruraux plus ou moins désœuvrés qui souhaitent s'affranchir des contraintes familiales.

Des enquêtes menées à Ouagadougou par Isabelle Barden, il ressort que les jeunes, et principalement les femmes, viennent à la ville pour échapper aux mariages arrangés, poussés par un désir d'accéder à une liberté individuelle dont ils entrevoient le reflet – sans doute déformé – à travers la radio et parfois la télévision. La ville, pour les jeunes, c'est le lieu des plaisirs défendus, de l'animation, de la vie facile. La musique, le sport, le cinéma, les boîtes de nuit, les biens de consommation, vêtements, cyclomoteurs, matériel hi-fi font partie de la "vie moderne". La presse, la radio, et même l'école contribuent de manière désastreuse à populariser l'image d'une vie urbaine prestigieuse, facile, opposée à la monotonie du cadre villageois, trop souvent jugé rétrograde.

Les manuels scolaires manifestent à l'évidence que la ville est du côté de l'avenir ; le village, la brousse, du côté du passé révolu et les traditions sont présentées comme des entraves au développement. Cette vision simpliste est parfois criminelle. A aucun moment la réalité urbaine, faite de chômage, de misère, d'insécurité, de violence souvent, n'est évoquée.

La ville est présentée comme un lieu où sont rassemblés – cela est manifeste dans l'iconographie – des maisons blanches équipées de tout le confort ménager (électricité, frigidaire), des jardins entretenus, des rues bitumées, des dispensaires et des bâtiments scolaires flambant neuf, des cinémas et des stades sportifs accessibles à tous, des magasins où chacun semble pouvoir s'approvisionner sans limite.

Même si on fait semblant de trouver le village attrayant, il est toujours présenté comme le séjour de vacances scolaires auprès de grands-parents âgés. De jeunes ruraux, on n'en voit guère parmi les héros des manuels scolaires.

Tout cela n'est pas sans conséquence. La vie à la ville constitue le seul idéal social. Occuper un emploi en ville devient un but en soi, celui de l'enfant, celui des parents. Très souvent, dès que l'enfant de la campagne entre en sixième, il est déjà considéré comme un citoyen potentiel qui sera dispensé du travail des champs ou du gardiennage du bétail. La vie rurale, c'est déjà fini pour lui. Malheureusement, un grand nombre de ces enfants ne poursuivront pas leurs études et trouveront difficilement une place. Ils risquent de se retrouver en situation d'échec dans un milieu rural auquel ils croyaient avoir échappé inadaptés aux contraintes de ce milieu ou, la plupart du temps, tenteront leur chance en ville.

Les villes africaines croissent ainsi de 9% à 11 % par an environ. Les nouveaux venus ont en général un point de chute, parents citadins qui, **solidarité lignagère** oblige, les accueilleront bon gré mal gré. Il fut un temps où c'était de bon gré, quand on trouvait encore à s'employer assez facilement à la ville. Cela devient de plus en plus difficile car le secteur informel, autrefois grand **pourvoyeur d'emplois** est aujourd'hui quasiment saturé. Alors on dit que les mentalités changent, que les traditions d'hospitalité commencent à se perdre : mais surtout, les citadins ont de plus en plus de mal à survivre dans un contexte difficile et sont contraints par les rigueurs économiques à vivre un réel déchirement : la solidarité lignagère, n'est tout simplement plus possible dans bon nombre de cas. L'espace se réduit : les villes africaines constituées à l'époque coloniale d'un quartier "indigène" isolé de la ville européenne ont crû de manière anarchique, s'étendant parfois sur des dizaines de kilomètres dans les zones libres aux franges de la ville. Dans certains cas des limites sont posées par la géographie : flancs de montagne, marécages, fleuves, rivages des océans. Les quartiers alors se densifient à l'extrême.

Françoise PLOQUIN, "Urbanisation : Danger !", in *Diagonales*, n° 29, janvier 1994

CONSIGNES

1.- Résumé

Ce texte comporte environ 640 mots. Résumez-le en 150 mots. (Une marge de plus ou moins 10% est acceptée).

2.- Vocabulaire

Vous expliquerez le sens, dans le texte, des expressions suivantes :

– solidarité lignagère – pourvoyeur d'emplois

3.- Discussion

Dans une argumentation bien structurée, développez ce point de vue : "Les citoyens ont de plus en plus de mal à survivre dans un contexte difficile et sont contraints par les rigueurs économiques à vivre un réel déchirement"

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

Ils attendaient que la nuit se fit leur complice puis, par petits groupes pour mieux dépister les gardes et les soldats, ils envahissaient la zone européenne.

Embusqués derrière un tronc d'arbre, aplatis contre une palissade, couchés dans un fossé, ils ajustaient leur fronde, tiraient et s'évanouissaient dans l'ombre. Tout ce qui brillait dans la nuit leur était bon, des fenêtres aux lampadaires. On avait beau, le jour venu, remplacer les ampoules ou les vitres, le soir suivant le sol était jonché d'éclats.

Ils poussèrent l'audace jusqu'à s'attaquer au poste de police. Les grandes personnes n'approuvaient pas ces nouvelles manifestations de l'activité des "gosses", il y eut même des parents qui interdirent à leur garçon de continuer à faire partie de la bande qui se trouva ainsi réduite à sept soldats, toujours sous les ordres du général Magatte. Pourtant certains ne pouvaient s'empêcher de penser que ces vitres qui sautaient, ces lumières qui s'éteignaient, établissaient une sorte de balance ; ils n'étaient plus seuls à supporter le poids de la grève.

Quant aux Européens, le sentiment de gêne et d'inquiétude qui avait été le leur depuis des semaines, fit soudain place à une véritable panique. Malgré le renforcement des patrouilles, la peur s'installa dans chaque maison. Ce n'était pas tant les pierres et les boulettes de plomb que l'appréhension de voir des corps noirs se glisser dans l'ombre qui transformait, la nuit venue, chaque foyer en un petit fortin. On renvoyait les domestiques indigènes, on couchait tout armé et au moindre bruit, les doigts fiévreux cherchaient la détente d'un revolver ou d'un fusil. Cependant que les "gosses", fatigués de leurs courses, dormaient à poings fermés.

SEMBÈNE Ousmane, *Les bouts de bois de Dieu*, pp 249-250

Vous ferez de ce texte un commentaire composé. Vous montrerez, par exemple, comment la réaction des adolescents crée la panique au sein de la communauté blanche.

III - DISSERTATION

L'écrivain mauricien Edouard MAUNICK affirme dans le *Courrier de l'UNESCO* d'Octobre 1994 : "Entre le passé dont nous ne sommes pas responsables, mais qu'il nous faut assumer, et un avenir que nous voulons maîtriser, il y a notre monde d'aujourd'hui, notre vie – notre survie – à assurer".

Expliquez le propos de l'écrivain et montrez, en vous fondant sur des exemples précis, qu'en Afrique en particulier, jeunes et vieux doivent apporter leur contribution à la résolution des problèmes vitaux d'environnement, d'éducation et de développement.

I - CONTRACTION DE TEXTE

LES SYNDICATS ALARMÉS PAR LE CHÔMAGE DES JEUNES

Les pays industrialisés comme les pays en développement connaissent des taux de chômage jamais atteints depuis les années trente et il n'y a guère de signes que la situation puisse s'améliorer dans un proche avenir. Le chômage des jeunes est particulièrement préoccupant. Non seulement il représente un énorme gaspillage de ressources humaines, mais il a également des conséquences sociales de plus en plus lourdes à supporter : les taux de criminalité et de toxicomanie s'élèvent et les jeunes se sentent toujours plus frustrés de ne pouvoir pleinement participer à la vie de la société.

Dans de nombreux pays en développement, la majorité des jeunes n'a que peu ou pas de perspectives d'emploi dans le secteur structuré de l'économie ; ils sont des milliers à devoir s'exiler pour tenter leur chance dans les pays industrialisés. Ceux-ci, pour leur part, ne peuvent intégrer cet afflux de main-d'œuvre dans leurs économies généralement affaiblies. De ce fait de nombreux immigrants restent sans travail ou ne peuvent trouver que des emplois occasionnels dans l'économie souterraine. Ils ne bénéficient alors d'aucune protection sociale et sont exposés à la montée alarmante du racisme et de la xénophobie, orchestrée de plus en plus souvent par l'extrémisme politique.

Si l'impact social du chômage se manifeste de diverses façons qui peuvent être identifiées et mesurées, le coût économique de l'exclusion de toute activité productive de ces millions de jeunes est beaucoup plus difficile à calculer. Il n'en continuera pas moins de peser pendant bien des années encore.

Pourquoi le phénomène a-t-il pris une telle ampleur ? D'abord, sans doute, parce qu'un grand nombre, sinon la plupart, des gouvernements se sont attachés à d'étroites politiques monétaristes privilégiant la lutte contre l'inflation au détriment de la défense prioritaire de l'emploi. En vérité, le monde paie très cher aujourd'hui l'hypothèse selon laquelle tout rentrera dans l'ordre si certains critères financiers sont respectés.

L'une des solutions préconisées pour résoudre le problème du chômage des jeunes est de réduire encore le coût relatif de leur emploi, en particulier en diminuant ou en bloquant leurs salaires. Pourtant, l'expérience a montré que les résultats obtenus sont au mieux marginaux, car ils entraînent une substitution et non la création d'un nombre significatif de postes de travail et une embauche à court terme au lieu de contrats permanents. Néanmoins, selon des sources syndicales, divers gouvernements s'efforcent encore de réduire les salaires et les prestations des jeunes travailleurs et d'empêcher les syndicats de négocier librement en leur nom. Il n'y a pourtant aucune raison pour que les jeunes ne bénéficient pas pleinement des droits consacrés par les conventions de l'Organisation Internationale du Travail (OIT).

Dans de nombreux pays, les pouvoirs publics ont lancé des programmes spéciaux d'intégration des jeunes dans la vie active : systèmes d'emploi à court terme, initiatives de formation professionnelle, d'activités destinées à favoriser la croissance des petites entreprises et des coopératives. Ces systèmes ont certainement une place dans toute politique globale de lutte contre le chômage des jeunes ; cependant, ils ne peuvent à eux seuls résoudre le problème.

Les questions relatives à l'emploi des jeunes ne peuvent être traitées indépendamment du problème du chômage en général. C'est seulement en venant à bout de la récession économique mondiale qu'on pourra espérer garantir aux jeunes des perspectives raisonnables de sécurité économique. Pour inverser la tendance générale à l'accroissement du chômage, les pouvoirs publics doivent impérativement mettre la recherche du plein emploi au centre de leur politique économique en cessant de prendre les indicateurs financiers comme seul repère d'action.

En sa qualité d'institution tripartite des Nations Unies, l'OIT peut jouer un rôle considérable pour encourager les gouvernements à revenir à des politiques de plein emploi. Les institutions financières internationales doivent tenir pleinement compte des normes de l'OIT et de sa vaste expérience concernant les questions d'emploi dans la conception des programmes d'ajustement structurel. L'homme et ses besoins doivent être mis au centre de la restructuration économique. Quant aux gouvernements des pays industrialisés, ils devraient se persuader d'une évidence : à savoir qu'ils ne pourront résoudre leurs problèmes à long terme tant que les niveaux de vie et le pouvoir d'achat des

pays en développement continueront de décliner. Le chômage est un problème planétaire qui exige des solutions planétaires.

Martin FERGUSON, " Les syndicats alarmés par le chômage des jeunes " in Travail, Le magazine de l'OIT. N° 3, Avril 1993 pp 20-21

CONSIGNES

1-Résumé

Ce texte comporte environ 740 mots. Résumez-le au quart de son volume, soit environ, 190 mots. (Une marge de plus ou moins 10% sera admise. Vous indiquerez à la fin de votre résumé le nombre exact de mots employés).

2- Vocabulaire

Vous expliquerez le sens, dans le texte, des expressions suivantes :

– afflux de main-d'œuvre – extrémisme politique.

3 – Discussion

Partagez-vous ce point de vue de l'auteur : "Le chômage est un problème planétaire qui exige des solutions planétaires".

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

La mendicité est une plaie sociale dans les villes africaines.

Ici, les autorités décident d'y mettre fin.

– Voilà, en rouge, les principaux points stratégiques. Cette fois-ci, il faut tenir le coup, ne pas transiger, rafler sans arrêt. Plus de descentes hebdomadaires, mais quotidiennes. Oui, quotidiennes. Tous les moyens sont mis à notre disposition : effectifs, voitures, carburant. Il faut que ces gens-là dégagent la circulation.

Kéba Dabo s'adresse à quelque vingt hommes réunis dans son bureau, au huitième étage d'un building, tout confort, carrelé de marbre, et où on aurait du mal à voir une seule mouche voler. Les hommes tiennent chacun un bloc-notes et un stylo et suivent attentivement l'itinéraire de la règle qui court sur une carte apposée à un des murs à côté de tableaux de grands maîtres et de tapisseries d'Orient. Ce sont les chefs des nouvelles brigades d'intervention qui viennent d'être mises sur pied.

– Circulez sans arrêt à travers la Ville, jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement nettoyée. Le chef y tient. Il a reçu des instructions très fermes du ministre.

– Oui Monsieur Dabo, mais vous savez ce que c'est... C'est vraiment très difficile...

– Cette fois-ci ce n'est pas pareil ; il faut les traquer partout où ils sont. Ils croient nous avoir à l'usure ; s'il faut sévir, nous sévrons. C'est un problème grave, voyez-vous. On ne peut plus circuler librement, ils nous attaquent partout. Voilà comment nous allons procéder dorénavant : relevons systématiquement l'identité de tous ceux qui auront été raflés – évidemment, il faut établir un fichier. S'ils en sont à leur première rafle, essayons de les raisonner, montrons-leur ce que ça a de dégradant de s'exposer dans les rues et de montrer ses infirmités pour en tirer profit. Faisons-leur savoir que la mendicité les déshonore.

Aminata SOW FALL, *La grève des battus*, Ed. NEA, 1980, page 20

I - CONTRACTION DE TEXTE

LA SCIENCE EN QUESTION

Nul ne doute que la science ne représente, pour l'humanité, le plus grand espoir et la plus grande menace tout ensemble. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on lui voit ce double visage, et Rabelais, déjà, dénonçait les dangers d'une "science sans conscience", François Bacon prévoyait les fruits vénéneux d'une science dénuée de charité.

Que les pouvoirs conférés à l'Homme par la science, et par la technique qui en est issue, puissent être employés au mal comme au bien, c'est là une telle évidence qu'on s'en voudrait d'y insister. La science, ce sont les vaccins, les sérums, les antitoxines, les antibiotiques, mais ce sont aussi les explosifs, les gaz asphyxiants, les bombes nucléaires... Les microbes peuvent servir à lutter contre la maladie, ils pourraient aussi servir à propager de meurtrières épidémies. C'est l'Homme qui, en fin de compte, donne valeur humaine ou inhumaine à la vérité, selon qu'il aura choisi entre les deux lois contraires qu'a si magnifiquement définies le grand Pasteur en 1888 :

"Une loi de sang et de mort qui, en imaginant chaque jour de nouveaux moyens de combat, oblige les peuples à être toujours prêts pour le champ de bataille, et une loi de paix, de travail et de salut, qui ne songe qu'à délivrer l'homme des fléaux qui l'assiègent. L'une ne cherche que conquêtes violentes, l'autre que le soulagement de l'humanité. Celle-ci met une vie humaine au-dessus de toutes les victoires ; celle-là sacrifierait des centaines de mille existences à l'ambition d'un seul".

Hélas ! Cinquante-sept ans après qu'étaient prononcées d'aussi généreuses paroles, la loi de sang et de mort devait remporter un de ses plus hideux triomphes. Hiroshima... Jamais encore on n'avait vu tant de vies détruites en si peu de temps, et par un si petit nombre d'humains... Hiroshima : nom sinistre, à jamais inscrit dans les annales des crimes de l'homme contre l'homme... Nom exécré de tous, et particulièrement des zéloteurs de la science, qui ne sont pas prêts de pardonner aux explosions d'atomes l'affreuse lumière qu'elles ont projetée sur le mauvais visage de leur idole.

Par cette désastreuse aventure, il faut le dire, la science se trouvait plus directement impliquée, plus profondément engagée qu'elle ne l'avait jamais été dans le mal. Cette fois, il ne s'agissait plus d'une simple application technique que les savants pouvaient feindre d'ignorer : c'était la plus haute science qui se trouvait en jeu, c'étaient les plus hautes consciences scientifiques qui avaient participé activement à l'affaire, qui avaient, lucidement et volontairement, trempé dans le crime. De cette affligeante collusion, la science aura du mal à se blanchir. Que de bienfaits il lui faudra répandre pour effacer un peu le monstrueux méfait, dont le souvenir, en faisant honte à l'homme, charge d'épouvante son futur. Car la menace d'une récurrence - et cette fois, cent fois, mille fois plus apocalyptique est désormais sur nos têtes... Il est si rare que ce qui fut fait - surtout dans le mal - ne se laisse pas refaire. Tout le destin humain est suspendu au fil, peu solide, de la sagesse des gouvernants. Tant que la menace d'une guerre atomique n'aura pas été bannie de ce monde, avouons que nous n'avons pas grand-chose à répondre à ceux qui, faisant le procès de la science, soutiennent qu'il eût mieux valu pour l'homme en savoir moins, en pouvoir moins, et n'avoir pas acquis les moyens de son anéantissement. Nul ne peut encore décider si la découverte de la désintégration atomique fut un bien ou un mal. La guerre nucléaire n'aura peut-être pas lieu : mais, jusqu'à nouvel ordre, la science reste en accusation. Il dépend de nous de faire qu'elle soit ou non disculpée, de faire que nous la puissions absoudre, ou la devons maudire.

JEAN ROSTAND, *L'œuvre scientifique et philosophique de Jean Rostand* Nouveaux Classiques
Larousse pp 125-127.

CONSIGNES

1. – Résumé

Ce texte comporte environ 670 mots. Résumez-le au quart de son volume soit environ 165 mots (une marge de plus ou moins 10% est autorisée). Vous indiquerez à la fin de votre résumé le nombre de mots utilisés.

2. – Vocabulaire

Vous expliquerez, le sens dans le texte, des expressions suivantes :

– hideux triomphe – zéloteurs de la science.

3. – Discussion

"Tout le destin humain est suspendu au fil, peu solide, de la sagesse des gouvernants." Êtes-vous de cet avis ?

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

Ils attendaient que la nuit se fit leur complice puis, par petits groupes pour mieux dépister les gardes et les soldats, ils envahissaient la zone européenne.

Embusqués derrière un tronc d'arbre, aplatis contre une palissade, couchés dans un fossé, ils ajustaient leur fronde, tiraient et s'évanouissaient dans l'ombre. Tout ce qui brillait dans la nuit leur était bon, des fenêtres aux lampadaires. On avait beau, le jour venu, remplacer les ampoules ou les vitres, le soir suivant le sol était jonché d'éclats.

Ils poussèrent l'audace jusqu'à s'attaquer au poste de police. Les grandes personnes n'approuvaient pas ces nouvelles manifestations de l'activité des "gosses", il y eut même des parents qui interdirent à leur garçon de continuer à faire partie de la bande qui se trouva ainsi réduite à sept soldats, toujours sous les ordres du général Magatte. Pourtant certains ne pouvaient s'empêcher de penser que ces vitres qui sautaient, ces lumières qui s'éteignaient, établissaient une sorte de balance ; ils n'étaient plus seuls à supporter le poids de la grève.

Quant aux Européens, le sentiment de gêne et d'inquiétude qui avait été le leur depuis des semaines, fit soudain place à une véritable panique. Malgré le renforcement des patrouilles, la peur s'installa dans chaque maison. Ce n'était pas tant les pierres et les boulettes de plomb que l'appréhension de voir des corps noirs se glisser dans l'ombre qui transformait, la nuit venue, chaque foyer en un petit fortin. On renvoyait les domestiques indigènes, on couchait tout armé et au moindre bruit, les doigts fiévreux cherchaient la détente d'un revolver ou d'un fusil. Cependant que les "gosses", fatigués de leurs courses, dormaient à poings fermés.

SEMBENE Ousmane, *Les bouts de bois de Dieu*, pp 249-250

Vous ferez de ce texte un commentaire composé. Vous montrerez, par exemple, comment la réaction des adolescents crée la panique au sein de la communauté blanche.

III - DISSERTATION

Jorge Semprun, ancien pensionnaire d'un camp de concentration, disait dans La Revue "DEUTSCHLAND" (Allemagne) N° 6, Décembre 1994 :

"Lorsque j'entends par exemple qu'un écrivain ne veut s'engager que par son écriture, cela me fait rire. Pourquoi seulement l'écriture ? Pour quelle raison, ne doit-il pas s'occuper de société et de politique ? S'engager signifie pourtant se laisser entraîner dans le monde avec tout ce qu'il comporte."

Commentez ce propos.

I - CONTRACTION DE TEXTE

DES FISSURES DANS L'ÉDIFICE

L'idée demeure pourtant bien ancrée dans les esprits surtout dans les pays occidentaux : en Afrique, les jeunes générations gardent avec elles leurs vieillards. Les petits-enfants peuvent ainsi profiter de la richesse des expériences de leurs grands-parents et même parfois arrière-grands-parents ; ils apprennent leur histoire familiale à bonne source, bénéficient de leurs conseils.

Il n'est donc pas rare qu'à l'occasion de grands rassemblements traitant de la situation des personnes pudiquement désignées du "troisième âge", des responsables ou des personnalités africaines soient sollicitées pour venir exposer "la méthode africaine de question des vieillards" ou sur la solidarité entre les générations en Afrique.

Cette vision simpliste s'est si bien incrustée dans les esprits que même les Africains ont fini par ne plus y faire attention ; bien plus à en être entièrement convaincus. Au point où poser la question de savoir "que faites-vous de vos vieillards ?" paraît parfois incongru, voire insultant pour l'interroger.

Pourtant, à y regarder de plus près, il s'est produit de nombreuses fissures dans l'édifice de la solidarité africaine. Fissures nées pour l'essentiel de l'évolution des sociétés africaines ; de leur marche "irréversible" vers le progrès. En effet, les contraintes de la vie sociale issues de la société post-coloniale ont sapé lentement mais sûrement et presque imperceptiblement les liens traditionnels de solidarité. L'individu vivant en ville s'est composé peu à peu une attitude faite de réserve et d'indifférence, réagissant intellectuellement et rationnellement plutôt qu'émotionnellement. De même l'hétérogénéité de la population urbaine atténuant les distinctions de classe, les sentiments d'appartenance au groupe s'effritent de la même manière. L'individu devient anonyme et identique aux autres. Toute personne supplémentaire est perçue comme une charge. Au point où les vieillards apparaissent de plus en plus comme une charge pour les personnes qui en ont. Mais il faut distinguer les générations de vieillards.

La toute première, celle qui, à l'âge adulte, a vu la colonisation s'installer, n'a pas souffert des nouveaux modes de comportements que la colonisation tentait d'introduire. Au contraire, elle a vu ses liens se ressouder au niveau de la cellule familiale. On revenait toujours au village rechercher le soutien de la famille. La peur de ce qui arrivait (la colonisation) resserrait le sentiment d'appartenance. Souvent on tentait de reconstituer en ville la chaleur de cet univers.

C'est également dans cette atmosphère qu'ont évolué ceux qui constituent la deuxième génération de vieillards. Les liens familiaux demeurent intacts ; on s'entraide pour tous ; on se soutient moralement et matériellement. On s'occupe de ses vieux parents de manière affectueuse, sans le vivre comme une contrainte, une charge. En témoignent, les propos de cette camerounaise de 53 ans, qui a encore la chance d'avoir sa grand-mère vivante. "Je demeure très attachée à ma grand-mère bien qu'elle habite le village. Je ne rate aucune occasion pour aller la voir. Et lorsqu'elle est en ville, mes frères et moi nous la disputons. Au point où ma mère en devient jalouse". Et la troisième génération ? Celle dont elle fera bientôt partie ? C'est pour ce nouveau groupe que la situation est préoccupante. "Les choses ont changé, les enfants s'intéressent de moins en moins à leurs parents qu'ils trouvent envahissants, toujours malades et pour le moins encombrants. Que voulez-vous, au nom de valeurs modernes, nos enfants se désintéressent de nous".

Dans le long et minutieux travail d'érosion occasionnée par les exigences de la société moderne, c'est cette troisième génération de personnes âgées qui subit de manière brutale le contrecoup de l'évolution sociale. Quoiqu'on en dise encore, les jeunes ménages préfèrent désormais s'occuper de leurs vieux parents à distance, du moins pour ceux qui en ont quand même le souci. Vieillards et autres personnes âgées sont perçus comme des charges. Pour la plupart, ils n'ont plus aucune activité. Des activités de bénévolat ne sont pas suffisamment portées à leur connaissance pour qu'ils s'y intéressent. Bref, ils passent le plus clair de leur temps à ne rien faire.

La notion de famille s'est rétrécie en Afrique aussi ; elle a épousé les contours de la famille européenne, famille nucléaire qui correspond au schéma père-mère-enfants. Désormais aussi, on ne

rend visite aux personnes âgées qu'à l'occasion d'événements précis. De même, toute visite imprévue d'un parent prend des allures de violation de domicile. Les stations de radios africaines diffusent à longueur de journées des communiqués invitant un tel à venir chercher telle tante ou tel oncle et parfois même tel père arrivé en ville, sans grand succès. [...] Le constat est pathétique et poignant : la solidarité africaine se meurt. On n'a pas encore atteint le seuil critique observé en Occident mais la voie est tracée pour y aboutir si rien n'est fait.

MPESSA MOVANGUE (Journaliste au Cameroun), *Famille & Développement* N° 67 Février 1994

CONSIGNES

1 – Résumé

Ce texte contient environ 700 mots. Résumez-le au quart de son volume, soit environ 175 mots, une marge de plus ou moins 10% étant admise.

2- Vocabulaire

Vous expliquerez le sens, dans le texte, des expressions suivantes :

– l'édifice de la solidarité africaine – minutieux travail d'érosion.

3- Discussion

Partagez -vous le constat fait par l'auteur : " la solidarité africaine se meurt. On n'a pas encore atteint le seuil critique observé en Occident mais la voie est tracée pour y aboutir si rien n'est fait " ?

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

Nous sommes des Bantas, le clan des fauves, le plus digne parmi les Badjogos ; mon frère, le défunt Djoukine, avait décidé de prendre pour épouse Lara, une femme du clan Koro, ce qui ne s'était jamais vu ; on peut faire la paix avec les Koros, mais jamais épouser leurs femmes. Mon frère était têtue et en secret, il épousa Lara, promettant une grosse dot aux Koros.

Ceux-ci, toujours avides, ont accepté l'aubaine d'autant plus que tout leur désir a toujours été de mêler leur sang impur au nôtre. J'ai quand même fini par accepter le fait ; que voulez-vous ? les choses changent, maintenant ; les traditions, et même certaines réalités, s'effacent devant la magie de la modernité et, qu'on le veuille ou non, les jeunes se brassent et mêlent leur sang.

Mais Djoukine qui avait exagéré dans ses promesses, tant il tenait à Lara, n'a pu les tenir. Et un jour, les Koros, ces rapaces, sont venus envahir sa concession, pour reprendre coûte que coûte leur fille qu'ils voulaient aussitôt donner au plus offrant car, bien qu'extraordinairement belle, elle n'était plus vierge. Mon frère, évidemment, ne l'entendait pas de cette oreille et, comme les bandits le menaçaient, il a fait un "Korte", un acte magique, et a transformé Lara en panthère. Oui, en panthère, car nous, Bantas, pouvons le faire, nous sommes liés aux panthères par le sang et leur sang fauve coule dans nos veines. Mais nous ne faisons pas cette mutation n'importe comment, n'importe quand, et c'est là que Djoukine fit une erreur.

Cheikh C. SOW, *Cycle de sécheresse*, Paris, Hatier, 1983, page 102,
Collection *Monde noir* poche.

CONSIGNE

Vous ferez le commentaire composé de ce texte en l'organisant à votre gré.

I - CONTRACTION DE TEXTE

LA MALEDICTION URBAINE

Nous vivons dans des nations urbaines, mais nous avons peur des villes. La concentration des hommes et des activités, répète-t-on à l'envi, est, en soi, criminogène ; et de citer, invariablement, les mêmes expériences... sur des rats de laboratoire, dont l'agressivité augmente avec le nombre, la densité. Mais on ignore volontiers l'histoire humaine. Le Japon hautement industrialisé et urbanisé a néanmoins un taux de criminalité très faible - le plus faible du monde industriel - de même que les Pays-Bas, pays le plus dense d'Europe. Certes, la criminalité violente n'est pas indépendante de la taille des villes, puisque, en règle générale, elle croît avec la dimension des unités urbaines. Le fait est là, indéniable, mais il faut se garder de glisser dans des interprétations hâtives et surtout d'en tirer trop vite des enseignements pour la politique criminelle, en prônant comme une panacée ⁽¹⁾, suivant la mode du moment, le retour à un habitat moins dense ! [...]

Nous serions passés d'un ordre agraire stable et paisible à l'actuel désarroi urbain ; nous vivrions désormais dans cette grande cité maudite, où les hommes sont coupés de leurs racines pour n'être plus qu'une masse d'anonymes. Telle est, du moins, la croyance publique. Mais cette vision-là est un cliché ancien, aussi vieux que la ville elle-même. C'est la vision nostalgique du village de ses ancêtres, où tout le monde connaissait tout le monde, où la vie était, pense-t-on, tranquille et harmonieuse. C'est aussi le discours conservateur : le départ à la ville, c'est la fuite vers l'inconnu, la course à l'aventure, en bref, le risque de perdition. Derrière la ville, il y a la complexité, la mobilité, la fluidité, l'imprévisibilité du monde moderne ; en un mot la sensation de chaos, d'enfer, de capharnaüm ⁽²⁾ qui épouvante les hommes d'ordre. L'anonymat est peu propice à l'emprise policière, à la capture des brigands. La ville est le lieu des contestations, le centre des grandes manifestations, le théâtre des révolutions. Vient-elle à gronder, et les gouvernements tremblent. La ville incarne le progrès, mais elle cristallise son corollaire : l'angoisse, la peur du futur.

On la charge volontiers des maux de la civilisation, alors qu'elle n'en est que le réceptacle. Elle a assimilé des flots d'immigrés, refoulés par la misère ou par la persécution ; elle a absorbé la substance vive du pays, elle en a incorporé les forces et les faiblesses. La violence rurale elle-même, jadis si forte, s'y est réfugiée et bientôt fondue, engloutie, comme happée par les vertiges de l'anonymat collectif.

Mais le public est craintif ; sans cesse bombardée par les informations - qui ne sont rien d'autre que l'énumération des malheurs, des catastrophes et des violences qui, chaque jour, s'abattent, en grêle ininterrompue, sur les points les plus divers de notre planète -, l'opinion est fragile ; l'instabilité du monde, la rapidité des changements, l'incertitude du futur, secrètent, chez elle, une insécurité psychologique qui, en compensation, appelle une demande de protection, une revendication de sécurité.

Parallèlement, les règles du jeu démocratique poussent les gouvernements à se concilier les faveurs du plus grand nombre, en entreprenant des réformes voyantes, mais peu coûteuses, et qui ne heurtent pas les suffrages des fractions sociales susceptibles de les reconduire au pouvoir. Conservateur par nature, le pouvoir cherche à étendre sa protection sur les faibles ; réciproquement, les classes moyennes, mouvantes, indécises, inquiètes, aspirent à être rassurées sous la houlette d'un État fort. Les deux préoccupations convergent.

Nul ne saurait cependant condamner tout effort, quel qu'il soit, pour lutter contre la violence et l'insécurité. Mais la question est de savoir comment agir, et jusqu'où aller.

Jean-Claude CHESNAIS, *Histoire de la violence en Occident, de 1800 à nos jours*,

Robert Laffont 1981.

1. *Panacée* : Dans le langage courant, remède universel contre tous les maux physiques ou moraux.

2. *Capharnaüm* : Lieu plein d'objets entassés confusément.

1. Résumé : 8 points

Ce texte comporte 625 mots. Vous le résumerez en 155 mots. Une marge de 10% en plus ou en moins vous est accordée. Indiquez, à la fin de votre résumé, le nombre de mots employés.

2. Discussion : 10 points

L'auteur de ce texte écrit que "la ville incarne le progrès, mais elle cristallise son corollaire : l'angoisse, la peur du futur."

Partagez-vous ce point de vue ? Vous préciserez votre position en empruntant à votre expérience personnelle, au sens large de ce terme.

3. Présentation : 2 points

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

Ne me laisse jamais seul avec la Nature.
Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.

Elle me dit : "Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs ;
Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.
Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs ; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations ;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère, et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations.

Avant vous, j'étais belle et toujours parfumée,
J'abandonnais au vent mes cheveux tout entiers,
Je suivais dans les cieux ma route accoutumée,
Sur l'axe harmonieux des divins balanciers.
Après vous, traversant l'espace où tout s'élance,
J'irai seule et sereine, en un chaste silence
Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers."

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
Et dans mon cœur alors je la hais, et je vois
Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe
Nourrissant de leurs suc la racine des bois.
Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes,
"Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes,
Aimez ce que jamais on ne verra deux fois. "

Alfred de Vigny, *Les Destinées*, La Maison du Berger, vers 279-308.

Sans dissocier la forme et le fond, vous ferez de cet extrait un commentaire composé que vous organiserez à votre guise, mais de façon à faire voir l'intérêt que celui-ci présente à vos yeux.

Vous pourrez, par exemple, étudier par quels procédés d'expression (choix et place des mots, rythmes, sonorités, entre autres) le poète met en valeur sa perception de la nature.

III - DISSERTATION

En ouverture à l'un de ses romans, l'écrivain congolais Emmanuel B. DONGALA écrit :
"Ceci est un roman. Ceux qui, hommes, femmes, villes, animaux, croiraient s'y reconnaître ne seraient victimes que de leur propre imagination."

Vous examinerez cette mise en garde à la lumière des œuvres romanesques inscrites à votre programme.

I - CONTRACTION DE TEXTE

Selon la définition rigoureuse adoptée par l'Académie française en 1966, l'informatique est "la science du traitement rationnel, notamment par machines automatiques, de l'information..." Dans la pratique, ce mot désigne aussi l'utilisation des appareils électroniques qui emmagasinent des connaissances, des "données", et les restituent à la demande, en les classant, en les coordonnant de façon logique.

Le temps n'est plus où ces définitions concernaient uniquement les gros ordinateurs très coûteux servis par des spécialistes hautement qualifiés. A côté de ces instruments dont les générations se succèdent en se gorgeant d'éléments de plus en plus miniaturisés, apparaissent sur les marchés toutes sortes d'engins fort maniables.

Ainsi, l'informatique se met à la portée du grand public, pénètre dans les maisons, dans les écoles, devient un élément de la vie quotidienne. Et maintenant la télématique, enfant légitime de l'informatique et de la télévision (déjà mariée aux câbles, aux fibres, aux satellites, aux banques de données) se prépare à faire du petit écran le dispensateur usuel de renseignements connus. Il est déjà celui des loisirs à domicile.

Tout changement important dans nos façons de vivre a toujours suscité des espoirs et des craintes. Cette fois, l'enjeu est considérable. On a, fort justement, évoqué le risque de dépersonnalisation qu'implique l'enregistrement électronique de toutes sortes de renseignements. On ferait ainsi de chaque individu le simple lieu géométrique des informations recueillies sur lui. En même temps que l'informatique, il faudra donc enseigner la reconnaissance et le respect de tout ce qui, en nous, constitue notre valeur humaine, notre liberté, notre irréductible identité.

On peut se demander aussi dans quelle mesure les écoliers de demain ne seront pas encouragés à la paresse ou ne deviendront pas les esclaves des machines à traduire, à savoir, à calculer, à ordonner, à prévoir et à repérer. L'idéal de la pensée presse-bouton n'est-il pas opposé à celui de la culture véritable ?

Ne nous laissons tout de même pas abuser par de fausses analogies. Les appareils les plus sophistiqués ne sont et ne seront jamais des machines pensantes. Ils servent à dispenser l'homme des opérations qui sont en définitive mécaniques, alors que la pensée est créatrice, inventive. On peut donc espérer que les cerveaux de nos enfants, libérés de tâches subalternes, pourront consacrer davantage de temps et d'activité à des réflexions élevées et novatrices.

Oui, dira-t-on, mais si l'on met la mémoire et l'association des idées au chômage, on formera une génération d'esprits détachés du réel, incapables d'effectuer des opérations usuelles. On peut craindre aussi que la pensée analytique, pourtant indispensable, ne soit étouffée par l'habitude de raisonner sur des ensembles. Certains échecs scolaires donnent déjà l'alarme à ce sujet. Il appartiendra sans doute aux futurs pédagogues d'inventer de nouvelles méthodes d'éducation adaptées à l'ère de l'informatique et apportant des compensations. En attendant, le plus sûr est encore de faire confiance aux vieilles recettes pour développer la mémoire, l'intelligence, l'invention, le goût des connaissances. Après tout, cela n'empêche pas l'utilisation des ordinateurs grands et petits. Un homme cultivé peut profiter des bienfaits de l'informatique. La machine à distribuer les informations n'interdit pas qu'on ait une tête bien faite et bien pleine.

Jean CAZENEUVE, Chronique, *Le Figaro*, 15 mai 1984.

1. Résumé : 8 points.

Ce texte comporte 554 mots. Vous le résumerez en 138 mots. Une marge de 10% en plus ou en moins sera tolérée. Vous indiquerez, à la fin de votre résumé, le nombre de mots utilisés.

2. Discussion : 10 points.

L'auteur de ce texte se demande "dans quelle mesure les écoliers de demain ne deviendront pas les esclaves des machines à traduire, à savoir, à calculer, à ordonner, à prévoir et à repérer." Quelle réponse pouvez-vous faire, personnellement, à cette interrogation ? Vous appuierez votre argumentation sur des exemples tirés de votre expérience.

3. Présentation : 2 points.

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

XIV

Le capitaine encor jette un regard au pôle
Dont il vient d'explorer les détroits inconnus.
L'eau monte à ses genoux et frappe son épaule ;
Il peut lever au ciel l'un de ses deux bras nus.
Son navire est coulé, sa vie est révolue :
Il lance la Bouteille à la mer, et salue
Les jours de l'avenir qui pour lui sont venus.

XV

Il sourit en songeant que ce fragile verre
Portera sa pensée et son nom jusqu'au port,
Que d'une île inconnue il agrandit la terre,
Qu'il marque un nouvel astre et le confie au sort ;
Que Dieu peut bien permettre à des eaux insensées
De perdre des vaisseaux, mais non pas des pensées ;
Et qu'avec un flacon il a vaincu la mort.

XVI

Tout est dit. A présent, que Dieu lui soit en aide !
Sur le brick englouti l'onde a pris son niveau.
Au large flot de l'est le flot de l'ouest succède,
Et la Bouteille y roule en son vaste berceau.
Seule dans l'Océan, la frêle passagère
N'a pas pour se guider une brise légère ;
Mais elle vient de l'arche et porte le rameau.

A. de Vigny, *Les Destinées*, *La Bouteille à la mer*
B.

Vous ferez de cet extrait des Destinées un commentaire composé. Vous pourrez, si vous le voulez, montrer par quels procédés d'expression (lexique, images, syntaxe, temps verbaux, rythmes, etc.) le poète met en valeur la supériorité de la pensée sur le destin.

III - DISSERTATION

Qu'est-ce qui explique, d'après vous, l'intérêt suscité aujourd'hui encore par *La Tragédie du Roi Christophe* ? Y avez-vous trouvé, personnellement, un intérêt particulier ? Lequel ?
Vous appuierez votre argumentation sur des éléments tirés de cette œuvre.

I - CONTRACTION DE TEXTE

LE TOURISME EST-IL FACTEUR DE PAIX OU D'ECHANGES ?

L'élan du tourisme mondial est né dans les années 60. Le tiers monde pauvre a pensé qu'il y avait une occasion à saisir : vendre ses paysages, ses climats ensoleillés, ses plages de sable fin, ses cultures exotiques. Il voulait recueillir des devises pour stimuler sa machine économique. Mais, comme l'écrivait le sociologue Morris FOX, "Le tourisme est comme le feu. Il peut faire bouillir votre marmite ou incendier votre maison." Ce propos souligne bien le dilemme. Personne ne peut dire aujourd'hui que la marmite bout bien, comme il serait exagéré d'affirmer que la maison est en feu.

Gros avions à réaction, vacances programmées, étirées, agences de voyages à tous les coins de rues, jamais le monde, même lointain, n'a été aussi accessible. Jamais on n'a autant voyagé, mais jamais aussi les égoïsmes nationaux, les malentendus et les hostilités entre les peuples différents n'ont été aussi présents et aussi cruciaux. Au début des années 70, le slogan "tourisme facteur de paix et d'échanges, ... moyen de compréhension entre les peuples" était repris en chœur par tous, de l'UNESCO à la Conférence des Nations Unies pour le commerce et le développement, en passant par la banque mondiale.

Malheureusement, la rencontre fut manquée, abîmée. 80% des touristes dans le monde sont originaires des pays industrialisés. C'est un "échange" à sens unique, et le tourisme, bien malgré lui, est loin d'être un personnage innocent.

Le voyage ne peut être isolé d'un certain contexte et de son environnement humain et social. Nous ne sommes plus au temps des explorateurs, missionnaires, pèlerins et autres poètes. Le voyage est devenu un produit, une affaire de marchands. Chaque année plus de soixante millions d'Occidentaux prennent des vacances dans un pays en voie de développement. Visiter le tiers monde certes. Mais quel Tiers Monde ?

Rien dans les dépliants et les catalogues des organisateurs et promoteurs de ce tourisme multinational ne permet de soupçonner l'effroyable misère sévissant dans ces terres paradisiaques, ni la pauvreté absolue des hommes tenus à l'écart des grands circuits touristiques. Tout au long des pages, c'est l'exotisme caricatural et racoleur qui s'étale : couples bronzés allongés sur des plages désertes, blondes voluptueuses vous invitant à l'aventure au bord de la piscine d'un hôtel quatre étoiles, formules clichés pour vendre des terres de rêve, figeant des populations typiques, folkloriques et serviles.

Ce tourisme de masse est-il au moins créateur d'emplois ? On constate que cette industrie n'occupe régulièrement que 5% de la main d'œuvre, 10 à 15% en pleine saison, main d'œuvre essentiellement semi-qualifiée et saisonnière. Il faut dire aussi que ce secteur, s'il rapporte des devises à un pays, entraîne d'énormes frais d'infrastructure pour l'État (aménagement des sites, services privilégiés...). Enfin, ce tourisme est générateur d'inflation. Il provoque les hausses de prix spectaculaires, dans des pays où souvent n'existent pas d'instruments sérieux et fiables pour mesurer cette inflation et évaluer ses conséquences sur le niveau de vie de la population.

Il est temps de réfléchir sur la forme et la pratique de ce tourisme. [...] Ce tourisme, s'il n'engendre pas la pollution, la prostitution, la petite délinquance, comme on l'affirme parfois abusivement, les influence. Les entreprises touristiques transnationales imposent leur clientèle et leurs produits. Ces "tour-operators" organisent les circuits, les séjours, les croisières... Ils lancent les nouvelles destinations, créent les formules de vacances. On estime actuellement en France à plus de 2000 ! Les produits touristiques vendus comme des boîtes de conserve. Les pays d'accueil se plient d'autant plus aux exigences des fabricants de voyages qu'elles leur permettent de donner une image tronquée des terribles réalités et tristes quotidiennetés qu'endurent leurs peuples. Il revient à ces pays la mission de diversifier, inventer, devenir les véritables maîtres de l'exploration et de la découverte de leur terre par les autres. Peut-être alors le malentendu entre le visiteur et son hôte pourra-t-il s'amenuiser et faire place à une rencontre véritable, où le touriste sera vu comme un invité et non comme un modèle à imiter ou un nanti à plumer devant lequel on se courbe ... parce qu'on le méprise.

EZZEDINE MESTIRI, (Article du journal *Le Monde*, 20 septembre 1985)

1. Résumé : 8 points

Ce texte comporte 710 mots. Vous le résumerez en 177 mots. Une marge de 10% en plus ou en moins est tolérée. Vous préciserez à la fin du résumé, le nombre de mots employés.

2. Discussion : 10 points

"Le tourisme est-il facteur de paix ou d'échanges ?" Vous commenterez cette question en vous appuyant sur des arguments tirés de vos lectures ou de votre expérience personnelle.

3. Présentation : 2 points

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

BARBARA

[...]

Rappelle - toi Barbara

N'oublie pas

Cette pluie sage et heureuse

Sur ton visage heureux

Sur cette ville heureuse

Cette pluie sur la mer

Sur l'arsenal

Sur le bateau d'Ouessant

Oh Barbara

Quelle connerie la guerre

Qu'es-tu devenue maintenant

Sous cette pluie de fer

De feu d'acier de sang

Et celui qui te serrait dans ses bras

Amoureusement

Est-il mort disparu ou bien encore vivant

Oh Barbara

Il pleut sans cesse sur Brest

Comme il pleuvait avant

Mais ce n'est plus pareil et tout est abîmé

C'est une pluie de deuil terrible et désolée

Ce n'est même plus l'orage

De fer d'acier de sang

Tout simplement des nuages

Qui crèvent comme des chiens

Des chiens qui disparaissent

Au fil de l'eau sur Brest

Et vont pourrir au loin

Au loin très loin de Brest

Dont il ne reste rien.

Jacques Prévert, *Paroles*, Folio p. 207

Vous ferez de ce texte un commentaire composé. Vous pourrez par exemple, tout en étant attentif aux champs lexicaux, aux marques de l'énonciation et au rythme, montrer comment se manifeste la révolte du poète devant les horreurs de la guerre.

III - DISSERTATION

En une argumentation fondée sur des exemples précis, dites on quoi la culture littéraire que vous avez acquise jusqu'à présent peut contribuer à faire de vous un homme lucide, responsable et tolérant.

VIOLENCE OUVERTE ET VIOLENCE SOURNOISE

On se met vite d'accord pour condamner les violences d'où qu'elles viennent. On dénonce les guerres, les insurrections, les terreurs... Mais, ce faisant, on n'atteint que le plus visible dans la violence, et l'on s'enferme dans un moralisme aux contours fragiles. Il n'y a pas seulement la violence ouverte, étalée, belliqueuse, celle du poing tendu et de la destruction militaire. Mais aussi la violence sournoise, celle qui se dissimule derrière l'habitude, l'ordre, la politesse des salons, l'anonymat des bureaux. Il y a la violence qui menace et celle qui séduit.

Toutes les deux sont dangereuses, mais je crois que la seconde l'est davantage. La première affirme ses buts, et d'une certaine manière engage ses responsabilités. La seconde s'avance masquée, sans le support reconnaissable de l'arme ou de l'uniforme : insinuée dans la loi, dans la parole ou dans la morale, elle accule ceux qu'elle opprime à paraître comme les véritables coupables de la violence, puisque c'est eux qui doivent y recevoir ouvertement les premiers. Ainsi la violence de la justice, lorsque la justice devient une méthode pour tourner la loi, est bien pire que la violence de la police. Et la violence de l'ordre - Péguy l'a répété - est souvent pire que celle du désordre. Pour ne citer qu'un exemple, l'organisation des échanges économiques entre pays développés et pays sous-développés est une violence qui est régulièrement, internationalement organisée avec la participation de Messieurs très bien qui interdisent à leurs enfants de jouer avec des pistolets et protestent contre les spectacles brutaux à la télévision. Emmanuel Mounier l'avait dit, à propos du capitalisme : "Jamais tyran n'accumula dans le silence de la normalité autant de ruines et d'injustices".

Il ne s'agit pas de justifier une forme de violence sournoise contre une autre - le spectacle de deux hommes qui se battent est toujours affreux -, mais d'apprendre à voir la violence sournoise, la violence institutionnelle, la violence intellectuelle, à côté de l'autre, et souvent derrière l'autre. Car en fait elles coopèrent. C'est en les combinant qu'Hitler a pris le pouvoir. Si la violence s'empara de l'Allemagne, ce ne fut pas seulement par les expéditions punitives et les défilés d'intimidation, ce fut d'abord par la séduction de l'ordre et de la sécurité, qui entraîna le ralliement des "gens bien", et des hiérarchies organisées. D'ailleurs la facilité avec laquelle les hommes d'ordre adhèrent à la violence jusque dans ses ultimes conséquences peut alimenter des réflexions infinies [...]

La violence, ce n'est pas seulement quelqu'un ou personne, c'est des milliers d'hommes qui détournent la tête. J'en viens parfois à regretter les mœurs brutales de naguère. Notre violence exprime l'absence de l'homme. A la limite, imaginons une cité sans inquiétude et sans révolte, parfaitement tranquille, sans autre uniforme que celui des hôtes d'accueil - la cité du conditionnement aimable -, ce serait celle de la violence parfaite.

Telle est au fond la raison pour laquelle je ne crois pas à l'efficacité de la non-violence. La non-violence dénonce une forme de violence qui est loin d'être la plus menaçante. Je le dis avec regret, car la non-violence m'apparaît comme le comportement le plus dominé, le plus haut ; si peu que je l'aie expérimenté, j'y ai éprouvé la distinction fondamentale de la force et de la violence, car on ne se rend vraiment fort que lorsqu'on se dépouille de sa violence. Mais érigée en règle de vie, en principe absolu, la non-violence aboutit à séparer les non-violents, elle les enferme dans ce destin illusoire qui consiste à échapper à tout destin, fuite devant la réalité dans un monde isolé et impossible. Le dilemme est sans faille : ou bien quitter les hommes, ou bien accepter son destin, et si l'on accepte son destin d'homme, il sera nécessairement violent, car dénoncer l'injustice sans la combattre, c'est se condamner à la position la plus hypocrite.

J. M. Domenach, cité par J. Falq et P. Désalmand

1. Résumé : 8 points

Ce texte comporte 692 mots. Résumez-le en 173 mots. Une marge de 10% en plus ou en moins vous est accordée. A la fin de votre résumé, indiquez le nombre de mots employés.

2. Discussion : 10 points

Dans une argumentation bien structurée, expliquez et discutez cette déclaration de J. M. Domenach : "La violence de la justice, lorsque la justice devient une méthode pour tourner la loi, est bien pire que la violence de la police."

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

JE SUIS COMME JE SUIS

Je suis comme je suis
Je suis faite comme ça
Quand j'ai envie de rire
Oui je ris aux éclats
J'aime celui qui m'aime
Est-ce ma faute à moi
Si ce n'est pas le même
Que j'aime chaque fois
Je suis comme je suis
Je suis faite comme ça
Que voulez-vous de plus
Que voulez-vous de moi

Je suis faite pour plaire
Et n'y puis rien changer
Mes talons sont trop hauts
Ma taille trop cambrée
Mes seins beaucoup trop durs
Et mes yeux trop cernés
Et puis après
Qu'est-ce que ça peut vous faire
Je suis comme je suis
Je plais à qui je plais

Qu'est-ce que ça peut vous faire
Ce qui m'est arrivé
Oui j'ai aimé quelqu'un
Oui quelqu'un m'a aimée
Comme les enfants qui s'aiment
Simplement savent aimer
Aimer aimer...
Pourquoi me questionner
Je suis là pour vous plaire
Et n'y puis rien changer.

J. Prévert, *Paroles*, Gallimard, 1949

Sans dissocier le fond de la forme, vous ferez de ce texte un commentaire composé.

Vous pourrez, si vous le voulez, en étant attentif aux procédés stylistiques mis en œuvre, montrer comment à travers le poème, la liberté d'expression est au service du véritable amour, l'amour libre, celui dont l'affirmation est si provocante par rapport à la morale traditionnelle.

III - DISSERTATION

"L'œuvre littéraire tire sa grandeur de la tentative du créateur de refaire le monde, c'est-à-dire, de refuser la vie, de décaper la vie de sa couche de laideur, pour la rendre plus belle. Cet engagement, bien qu'essentiellement artistique, porte nécessairement la marque de son enracinement."

Commentez et discutez cette opinion en puisant vos exemples dans votre culture littéraire.

I - CONTRACTION DE TEXTE

L'INFLUENCE DES ENSEIGNANTS

Aux yeux du petit enfant, ses parents sont des dieux tutélaires, tout-puissants, omniscients dont il faut essayer de capter la bienveillance par des moyens appropriés. Mais un moment vient où cette vénération aveugle cède la place à une attitude où la critique et la perspicacité interviennent peu à peu pour discréditer les idoles de naguère. Les parents ne sont pas infailibles ; il leur arrive de mentir ou de tricher dans leurs rapports avec l'enfant. Celui-ci se trouve grandi par le jeu de cette diminution capitale, qui d'ailleurs affecte de proche en proche les adultes en général. Mais du même coup, l'enfant se trouve mis à découvert par la perte du prestige de tous ceux en qui il plaçait sa confiance et qui étaient les protecteurs naturels de son espace vital. Il naît ainsi l'apprentissage de la solitude et de l'insécurité, dont il commence à découvrir qu'elles sont des caractères inaliénables de la condition humaine... Avant de se résigner à subir son destin, le petit homme cherchera néanmoins d'autres garants de sa tranquillité. Si les parents ont fait faillite, si leur autorité ne doit plus être acceptée que sous réserve d'inventaire, il doit subsister de par le monde des êtres d'exception, dignes d'une totale confiance.

C'est ainsi que, souvent, le maître d'école primaire intervient, au matin de la vie, pour relayer le père et la mère dans la fonction capitale de témoin et d'indicateur du Vrai, du Bien et du Beau. Il lui appartient de servir de refuge à toutes les espérances déçues ; l'ordre du monde et l'ordre dans l'homme reposent sur lui. Digne ou indigne, et qu'il le veuille ou non, l'instituteur, au plus modeste degré de l'enseignement, jouit ainsi d'une autorité spirituelle qu'aucun autre ne possédera parmi ceux qui lui succéderont pour assurer la fonction éducative dans le développement de l'enfant et de l'adolescent. Tous les maîtres à venir quelle que soit leur valeur ne parviendront pas à égaler le prestige dont se trouve sans peine revêtu l'ange gardien de l'espace scolaire aux yeux de l'enfant qui franchit pour la première fois avec respect, crainte et tremblement, le seuil de la maison d'école.

Le maître est ainsi l'héritier du père. Il apparaît comme le père selon l'esprit, au moment où le père, selon la chair s'avère incapable d'assurer les responsabilités dont le charge l'exigence enfantine. Et, bien sûr, il sera incapable lui aussi, de répondre pleinement à cette attente dont il est l'objet. Il est préservé néanmoins par l'atmosphère de respect dont il se trouve entouré dans le vœu même de l'écuyer. La piété pour le maître exprime une affirmation quasi religieuse ; elle s'adresse à un savoir qui est ensemble sagesse et concerne les secrets mêmes de la vie. C'est pourquoi l'enseignement a été longtemps indissociable de la prêtrise ; même laïcisé, il conserve des allures de sacerdoce. Le maître, serviteur de la vie de l'esprit, se connaît et se veut différent de tous ceux, dans la cité, qui poursuivent seulement des intérêts d'argent ou des avantages personnels. Ses concitoyens d'ailleurs lui reconnaissent volontiers les obligations et les prérogatives d'une sorte de cléricature (1).

C'est pourquoi, tout au long de sa vie, l'homme conserve à ses premiers maîtres la fidélité du souvenir. Même si son existence s'est développée en dehors de tout souci de savoir, il ne peut évoquer sans l'hommage d'une reconnaissance rétrospective le visage de ceux qui furent pour lui les premiers affirmateurs de la vérité, les mainteneurs de l'espérance humaine. Cette fonction qui est, au niveau le plus humble, celle de l'instituteur primaire, demeure identique à elle-même à travers la promotion des divers ordres d'enseignement. Mais, de degré en degré, l'exigence de l'élève se fait plus critique ; moins aisément satisfaite, elle dépiste les faiblesses, elle discrimine les personnalités.

Georges GUSDORF, *Pourquoi des professeurs ?*

1. : *cléricature* : état, condition, corps des clercs, des ecclésiastiques.

1. Résumé : 8 points

Ce texte comporte 660 mots. Résumez-le en 165 mots. Une marge de 10% en plus ou en moins est tolérée. Indiquez à la fin de votre résumé le nombre de mots utilisés.

2. Discussion : 10 points

"Le maître, serviteur de la vie de l'esprit, se connaît et se veut différent de tous ceux, dans la cité, qui poursuivent des intérêts d'argent ou des avantages personnels. "

Que pensez-vous de ce point de vue de Georges GUSDORF ?

3. Présentation : 2 points

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

Le Notaire

La vie m'a beaucoup appris. Le racisme n'est qu'une négation irréaliste de la finitude, une volonté vaine, insatisfaite de soi, qui se venge des limites qu'imposent à tout homme l'univers et l'histoire. Tel Blanc minable qu'écrasent ses propres structures sociales se rengorge à la vue d'un Noir. Une joie sombre dépoussière le regard de tel autre qui entend parler de sales nègres. Combien de nos pauvres hères se délectent de l'idée que, malgré tout, la nature les a faits supérieurs à certains hommes ? Au moment où l'Occident suscitait la classe ouvrière, que d'extravagances n'a-t-on pas colportées sur l'Afrique afin de persuader les prolétaires que le destin les sauvait de la vie végétative des nègres ! Ce siècle même recourt au racisme pour mieux exploiter le peuple en l'obligeant à se tromper de colère. Comme les sornettes d'autrefois n'ont plus de consistance, on clame, on peint, on dessine partout la grande misère des nègres. La seule manière pour un Blanc exploité de se sentir encore l'égal de ses frères est de croire qu'une mission d'aide et de civilisation incombe de toute éternité à la race blanche. Aider les miséreux sans jamais abolir la misère, ~i, sais plus, la prétendue infériorité des Noirs, tels sont les nœuds de l'histoire mondiale.

Suzanne

Selon vous, il n'y aurait de racistes que chez les pauvres. Je suis riche depuis toujours. Le racisme m'enlace, me précède et me suit bien plus que mon ombre.

Judith

La richesse n'exclut pas la médiocrité.

Axel

Je connais des génies profondément racistes.

Judith

Est-il pensable qu'un génie, un vrai, jouisse de la misère des autres et possède si peu d'esprit qu'il tienne pour éternel un moment de l'histoire ?

Le Notaire

A moins que l'angoisse qui nous taraude l'abaisse et l'oblige à compter lui aussi sur la différence pour s'attribuer une divinité que la nature lui conteste.

Le Messager

Des mots, toujours des mots. Plus on vieillit, plus on devient bavard. On n'entend pas grand-chose à ce que vous voulez dire.

Joseph NGOUÉ, *La Croix du Sud*, III, 4, pp. 51-52.

Vous ferez de ce texte un commentaire composé que vous organiserez à votre guise. Vous pouvez, Si vous le voulez, en vous appuyant sur une analyse des procédés stylistiques, montrer comment se manifestent deux lectures du racisme.

III - DISSERTATION

On définit le poète tantôt comme un enchanteur qui possède le don de transporter son lecteur dans un univers (fait de mots, de sons, de rythmes, d'images), sorti tout droit de son imagination, tantôt comme un magicien du verbe qui maîtrise l'art de sentir, de regarder et de dire le monde autrement, tantôt enfin comme un esprit éveillé par qui certaines parcelles du monde sont révélées aux hommes. De toutes ces définitions, quelle est celle qui correspond à votre propre conception du statut et du rôle du poète dans la société ?

Vous répondrez à cette question dans un développement organisé, appuyé sur des exemples précis tirés des œuvres poétiques que vous avez lues ou étudiées.

I - CONTRACTION DE TEXTE

LITTÉRATURE ET NOUVEAUX MEDIAS

Face aux médias, l'homme africain d'aujourd'hui n'est pas très différent de son semblable d'Asie, d'Amérique, d'Australie ou d'Europe : il éprouve le même besoin, celui de communiquer, d'informer, de s'informer. Écrire aujourd'hui en Afrique, c'est répondre à ce besoin. Écrire devient le complément indispensable de la tâche inestimable que continuent d'accomplir avec courage, malgré la concurrence acharnée des médias justement, des hommes, des femmes et des enfants qui n'ont pas eu accès à l'école occidentale. Ainsi donc, réfléchir sur la littérature et les nouveaux médias conduit inévitablement à rechercher les moyens adéquats de communiquer et d'informer au sens large de ces deux termes. Il n'échappe, en effet, à aucun observateur avisé que la pratique de la littérature en Afrique, qu'elle soit écrite ou orale, apparaît de plus en plus comme un parti pris, ou en tout cas, comme une volonté délibérée de se faire entendre dans son pays et hors de son pays, sur le continent africain et hors de celui-ci. Il s'agit là, sans l'ombre d'un doute de l'expression de notre volonté, de notre aspiration légitime à participer à la coopération culturelle internationale.

N'attendons pas que le bus des médias veuille s'arrêter ou non pour nous embarquer et que ceux qui l'occupent déjà consentent à nous faire une petite place. Prenons-le d'assaut et occupons-le d'office. Le combat pour l'accès aux médias modernes semble prendre les allures d'un certain combat pour les droits civiques qu'engagea, un beau matin, un apôtre de la non-violence, du côté de Memphis !

Mais attention ! On nous connaît palabreurs ou beaux parleurs. On ne manquera pas d'exploiter ce fâcheux penchant. C'est pourquoi, il faudra dépasser assez vite le temps des palabres et de la réflexion concertée pour accéder au palier supérieur. Celui de l'examen de conscience et de la confession, de préférence publique. D'ailleurs, on pourrait nommer cela "autocritique". [...]

Une confession publique pourquoi faire ? [...] Pour battre notre coulpe, nous, professionnels africains des médias, toutes catégories confondues, pour avoir péché par mimétisme et par manque de discernement dans l'utilisation des moyens d'information et de communication, négligeant par là ou faisant semblant d'ignorer l'immensité des richesses qu'apporte la littérature écrite et orale de nos peuples. Pour nous accuser de péché d'orgueil, de chauvinisme ou d'irresponsabilité, nous, intellectuels, auteurs ou inspireurs de plans de développement, conseillers particuliers ou conseillers tout court auprès de nos chères Excellences, à qui nous avons parfois conseillé de doter nos pays d'équipements coûteux et souvent inutilisables en matière de communication. Pour reconnaître avec modestie devant notre peuple, nous, dirigeants, que nous avons trop vite oublié, une fois l'indépendance acquise, que les luttes de nos concitoyens et les luttes de l'homme en général ne s'arrêtent pas qu'aux seuls acquis politiques ou sociaux, mais recouvrent toutes les activités présentes et à venir. Pour avouer nos lacunes et notre empressement à paraître, nous artistes, qui nous sommes parfois laissés tenter par les appâts et les pompes du "show-biz".

Si une telle confession est faite avec une réelle détermination d'aboutir et une indéniable volonté d'éradiquer les maux pernicieux que véhiculent les médias nouveaux au sein de notre société, alors il y a des fortes chances que l'Afrique malade de tous les maux, et grâce à sa culture aux potentialités énormes, grâce à sa littérature dont le dynamisme et la qualité ne sont plus à démontrer, arrive à recouvrer les bienfaits d'une santé pétulante et solide.

Si une telle envie de combattre et de vaincre nous anime tous, auteurs, écrivains, artistes, responsables politiques, syndicalistes, etc. alors dans une lutte comme celle qui concerne le pouvoir des médias, nous cesserons d'être le complément d'objet pour devenir le sujet, nous aussi, dans la conjugaison, à tous les temps du mode indicatif, des verbes communiquer et informer. Partant, nous serons parés pour affronter ce que d'aucuns appellent déjà la "guerre médiatique".

Guy MENGA, *"Littérature et nouveaux médias", Nouvelles du Sud*

1. Résumé : 8 points

Ce texte comprend 697 mots. Vous en ferez un résumé en 175 mots. Une marge de 10% en plus ou en moins est accordée. A la fin du résumé, vous indiquerez le nombre de mots utilisés.

2. Discussion : 10 points

Guy MENGA affirme : "Les luttes de l'homme en général ne s'arrêtent pas qu'aux seuls acquis politiques ou sociaux, mais recouvrent toutes les activités présentes et à venir. " Appréciez.

3. Présentation : 2 points

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

Le Messager

Où voulez-vous en venir ?

Le Notaire

La vie m'a beaucoup appris. Le racisme n'est qu'une négation irréaliste de la finitude, une volonté vaine, insatisfaite de soi, qui se venge des limites qu'imposent à tout homme l'univers et l'histoire. Tel Blanc minable qu'écrasent ses propres structures sociales se rengorge à la vue d'un Noir. Une joie sombre dépoussière le regard de tel autre qui entend parler de sales nègres. Combien de nos pauvres hères se délectent de l'idée que malgré tout, la nature les a fait supérieurs à certains hommes ? Au moment où l'Occident suscitait la classe ouvrière, que d'extravagances n'a-t-on pas colportées sur l'Afrique afin de persuader les prolétaires que le destin les sauvait de la vie végétative des Nègres. Ce siècle même recourt au racisme pour mieux exploiter le peuple en l'obligeant à se tromper de colère. Comme les sornettes d'autrefois n'ont plus de consistance, on clame, on peint, on dessine partout la grande misère des nègres. La seule manière pour un Blanc exploité de se sentir encore l'égal de ses frères est de croire qu'une mission d'aide et de civilisation incombe de toute éternité à la race blanche. Aider les miséreux sans jamais abolir la misère, déplorer, sans plus, la prétendue infériorité des Noirs, tels sont les nœuds de l'histoire mondiale.

Joseph Ngoué, *La Croix du Sud*, Acte III, sc. 4

Sans dissocier le fond et la forme, vous ferez de ce texte un commentaire composé. Vous pourrez par exemple insister sur le caractère thérapeutique du racisme qui semble être une consolation pour les Blancs exploités.

III - DISSERTATION

"La littérature est le champ privilégié où se livrent les grandes batailles de l'humanité. Mais ici, les victoires ne se remportent avant tout que dans les esprits et les cœurs".

Dans un développement argumenté, illustré d'exemples tirés de vos lectures, vous commenterez ces propos, en vous demandant de quelles "armes" les écrivains disposent dans ces "grandes batailles", et pourquoi les victoires ne se remportent en littérature "que dans les esprits et les cœurs. "

LA LITTÉRATURE

Écrire un roman, un poème, un essai critique, c'est la même chose. Écrire, c'est poser une question.

Il y a des hommes dont le métier est de répondre aux questions, de résoudre les problèmes. L'homme politique et le mathématicien, l'ingénieur et l'arpenteur, leur métier c'est d'avoir réponse à tout. Le romancier, le poète, le critique, etc., leur métier est d'avoir question à tout, c'est de s'interroger et d'interroger, c'est de mettre en question ce que personne ne songeait à mettre en question. Ils sont les grands poseurs de questions du monde.

Ils demandent : comment faut-il faire pour être heureux ? Le mot bonheur a plusieurs synonymes : sagesse, raison, folie, héroïsme etc.

La littérature est une gymnastique de l'imagination et du cœur. L'effort d'élargissement, d'approfondissement du regard et des sentiments qu'elle exige du créateur (comme du lecteur), il semble que le bonheur en soit le but le plus évident. L'écrivain peut et doit se servir de la littérature comme d'une formule d'émerveillement continu. Il peut survoler, esquiver et fuir, sur les tapis volants du poème ou du récit, de l'essai ou du théâtre, tout ce que la réalité nous propose de tristement bête et de bêtement cruel, de toute l'horreur morne et quotidienne qu'inscrit dans le regard des hommes l'injustice entêtée. Et il arrive en effet que la littérature soit un paradis artificiel, une insidieuse et coupable drogue verbale, une sournoise façon de n'être pas là, une technique de la désolidarité.

Mais, avant d'être le fruit d'une effusion, le témoignage d'une inspiration, la trace d'une visitation, une œuvre littéraire est le résultat d'un certain art de gouverner son esprit, son regard, sa voix. Il est certain que le gouvernement de l'esprit permet toujours à l'homme, dans une certaine mesure, d'éluder, sinon le malheur en général, du moins le malheur des autres. La passion du bonheur dont témoigne la création, fondée sur le besoin vital de participer, de partager, de transmettre, cette passion du bonheur conduit cependant les plus grands des écrivains à consentir, sinon à la nécessité et à la fatalité du malheur, du moins au devoir de le ressentir et d'en être frappé. Le poète peut être tenté de paraphraser le mot atroce et frivole d'un homme qui vaut mieux que cette formule, Montesquieu, disant : "Il n'est pas de chagrin dont une heure de lecture ne m'ait consolé." La lecture, la poésie, l'univers des images peuvent être utilisés comme un opium, un itinéraire d'évasion, un moyen de "penser à autre chose". Mais [...] la littérature ne doit pas être l'art méprisable de "penser à autre chose", elle doit être, elle est, l'art admirable de penser plus profondément, plus valablement les choses. Et si je ne suis pas sûr que la littérature ait réponse à tout, ah ! du moins, c'est là son honneur, qu'elle ait question à tout [...]. Qu'elle soit l'expression profonde de nos vies solitaires, et non la manifestation dérisoire d'un vice solitaire de l'âme.

Claude Roy, *Le commerce des Classiques*, 1953.

Résumé et discussion

Selon votre préférence, résumez ou analysez ce texte. Vous en dégagerez ensuite une question à laquelle vous attachez un intérêt particulier : vous en préciserez les données et vous exposerez en les justifiant, vos propres vues sur la question.

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

Quand il avait constaté la disparition du vélo et des tissus, il avait senti se creuser en lui un vide immense, ç'avait été le noir intégral. Il y avait eu comme un court-circuit dans son cerveau. Tout chancelait, tout titubait, tout chavirait autour de lui, en lui. Il étouffait, comme si l'air s'était raréfié. Il sentait presque physiquement peser sur ses épaules le poids de sa destinée. Les sentiments qu'il éprouvait n'étaient pas des sentiments clairs de colère, de frustration, d'impuissance ou de révolte. Tout était inextricablement enchevêtré, mêlé. Il était l'incarnation même de l'homme vomi, l'homme honni, l'homme banni. Ces deux dernières années, il avait suffisamment travaillé pour mériter assez

de pain pour une durée d'homme, mais le spectre de la misère l'avait suivi à la trace, comme un chasseur tenace traque un animal blessé. Depuis ce matin de décembre où on lui avait remis cette lettre ambiguë de suspension, il avait traîné nuit et jour sa vie de fatalité comme un bagnard traîne son boulet. Partout où il était allé, partout où il avait cru pouvoir trouver un peu de pain, un peu d'amitié, un peu de chaleur humaine, partout il avait vu l'échec courir à ses trousses comme un chien fidèle s'attache aux pas de son maître. C'est ainsi qu'il était tombé progressivement, inexorablement, tentant désespérément à toutes les étapes de s'accrocher aux branches qui cédaient et l'accompagnaient dans sa chute vertigineuse.

On eut dit qu'il y avait un incendie en lui, car la sueur ruisselait abondamment sur tout son corps, trempant sa chemise. Que va faire le Syrien ? L'accuser d'avoir volé le vélo et les tissus ? Appeler la police ? Le faire jeter en prison ? Que vont devenir sa femme et ses enfants ?

C'étaient là autant de questions brûlantes qui se pressaient dans l'esprit d'Adama.

Pierre-Claver ILBOUDO, *Adama ou la Force des choses*, Paris, Présence africaine, 1987.

Vous ferez un commentaire composé de ce texte.

Sans dissocier le fond de la forme, vous pourrez, par exemple, montrer comment le texte rend compte de la panique du personnage et quelle image de la fatalité il construit.

III - ESSAI LITTÉRAIRE

"La poésie dévoile dans toute la force du terme. Elle montre nues, sous une lumière qui secoue la torpeur, les choses surprenantes qui nous environnent et que nos sens enregistraient machinalement."

Expliquez et commentez cette réflexion de Jean Cocteau. (Les textes littéraires généraux. A. Chassang et Ch. Senninger).

I - CONTRACTION DE TEXTE

L'AFRIQUE RESPONSABLE DE SON SOUS-DEVELOPPEMENT

Les Africains se présentent généralement leur sous-développement comme le produit des manigances et de la malveillance des puissances extérieures déterminées à les maintenir dans un état de sujétion depuis quatre siècles. Pour preuve, les explications qu'ils donnent de ce qu'il faut nommer le naufrage économique de leur continent : étranglement par la dette, détérioration des termes de l'échange, diminution de l'aide extérieure... Un discours bien pratique - le fameux complot néocolonialiste - qui permet aux Africains d'occulter leurs propres responsabilités. Quand bien même l'Afrique disposerait de milliards de dollars, le développement aujourd'hui n'aurait aucune chance de s'y amorcer. Car les Africains font exactement tout ce qu'il faut faire pour que rien ne marche. Ils refusent la méthode, l'organisation. Ils gaspillent tout ce qui pourrait fonctionner durablement au profit du plus grand nombre. Ils détestent la cohérence, la transparence, la rigueur.

En 1991, beaucoup d'Africains restent encore persuadés que le développement, c'est "la chose des Blancs" et que la technologie moderne est une nouvelle forme de domination coloniale. Ils ne réalisent pas que l'Occident aujourd'hui, c'est non seulement l'Europe, mais aussi le Brésil, le Japon et Hong-Kong. Pour eux, le seul vrai problème est qu'ils ont été colonisés à cause de la couleur de leur peau. Verdict : l'Afrique ne sortira de cette impasse qu'au prix d'une révolution mentale qui lui permettra de purger une fois pour toute la honte de la traite et de la colonisation.

L'erreur fondamentale est de continuer à poser en effet le problème en termes moraux. Toutes les entreprises coloniales, tous les empires sont fondés sur la domination et la spoliation. La bestialité n'est pas l'apanage des Blancs. Les hauts faits historiques des Samory, Chaka et autres expansionnistes africains ne sont-ils pas avant tout des massacres en règle ? Il faut donc commencer par "démocratiser le débat". Et d'abord admettre que la traite négrière et la colonisation ont été rendues possibles par l'existence de l'esclavage dans de nombreuses sociétés africaines. Ainsi le refus du développement passe par le refus de voir les choses en face et d'assumer ses propres responsabilités au regard de l'histoire.

Autre aspect de leur pétrification mentale, la certitude des Africains que la renaissance de leur culture antécoloniale est la condition préalable de leur développement. Le reste du monde n'ignore plus que le développement est fait d'emprunts aux réalisations des autres sociétés. Eux s'obstinent à supplier les autres de reconnaître leurs "valeurs de civilisation". Aujourd'hui plus que jamais, les échanges entre peuples sont d'abord économiques et les termes de l'échange sont définis par le poids technique et scientifique des différents partenaires. Qui peut penser un instant que les Japonais tiennent la dragée haute aux Américains parce qu'ils ont su leur faire apprécier la richesse de leurs traditions ? Les négociations portent sur l'intelligence artificielle ou le cours du yen mais certainement pas sur le droit d'identité culturelle.

Le parallèle avec le Japon, même s'il n'a rien d'original aujourd'hui, s'impose évidemment. Les histoires des contacts entre chacune des deux régions du monde et l'Europe présentent nombre de similitudes initiales. La suite montre cependant que certaines cultures sont plus vulnérables que d'autres aux tentatives de domination extérieure. Tandis que les uns mettront à profit ces contacts pour s'enrichir des nouvelles connaissances techniques tout en préservant leurs traditions ancestrales, les autres ne feront que prendre acte de leur infériorité technologique. Le déclin de la curiosité scientifique des Africains, probablement vers la fin du XVIIIe siècle, signe le déclin de l'Afrique elle-même.

Dominique MATAILLET, *Jeune Afrique* n° 1604, sept.-oct. 1991

Après avoir résumé ou analysé ce texte, vous dégagerez une idée qui vous paraît intéressante, et la discuterez à l'aide d'exemples précis.

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

Désormais

Des éclairs éperdus avaient sabré la fête
Et le duo s'aigrit à jamais en duel.
Nos lèvres perdirent le secret des baisers
D'eau douce, de menthe et de souffles d'oranger.
Nos silences croisaient des épées de pierre.

Que janvier rallume la rose porcelaine
Ou le candélabre* royal du flamboyant,
Nous ne retournerons jamais plus ensemble à
La colline du triomphe où nous élevâmes
Avec ferveur la fleur versatile du bonheur

La lune et le soleil ont tissé tant de jours
Et de nuits sur ton visage que ton visage
N'est plus que songe au miroir sans tain* de l'absence.
Ton nom, un cri perdu au cœur des fondrières.
Aux ronces de l'oubli s'effiloche ton ombre.

Désormais je suis le seul pasteur de mes rêves.

FATHO-AMOY, *Chaque aurore est une chance.*

Candélabre : grande chandelle à plusieurs branches Tain : mélange d'étain pour recouvrir un miroir.

Vous ferez de ce texte un commentaire composé. Vous pourrez, par exemple, montrer comment le poète traduit ses sentiments devant son amour perdu.

III - ESSAI LITTÉRAIRE

"Le grand talent en littérature est de créer, sur le papier, des êtres qui prennent place dans la mémoire du monde, comme des êtres créés par Dieu, et comme ayant eu une vraie vie sur la terre".
Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*.

Expliquez et discutez cette réflexion des Goncourt.

I - CONTRACTION DE TEXTE

La prolifération de l'image, envisagée comme un instrument d'information, précipite la tendance de l'homme moderne à la passivité : sans aller jusqu'à ces images que l'on a essayé de faire passer sur l'écran cinématographique trop rapidement pour qu'elles soient remarquées, mais assez toutefois pour qu'elles s'impriment dans notre inconscient avec un pouvoir de suggestion que rien n'entrave plus, on peut dire que cet assaut continu du regard vise à créer une inertie du spectateur. Hors d'état de réfléchir et de contrôler, il enregistre et subit une sorte d'hypnotisme larvé. La réflexion est éliminée et le réflexe, avec son automatisme, tend à la supplanter ; il est simplement conditionné à un degré supérieur à celui qui réalisait l'expérience fondamentale de Pavlov. On pourrait dire que l'image, par l'emploi qui en est fait aujourd'hui, vise à étendre au psychisme les règles célèbres que Taylor avait édictées pour l'action, en la pliant aux lois de la machine. Cette triple règle s'énonçait : " Identité, répétition, rapidité. " On pourra vérifier que la publicité, la télévision ou le cinéma se plient à ces principes et les appliquent à l'emploi qu'ils font de l'image, quand ils entendent se servir d'elle pour imprimer aux esprits une orientation déterminée. La publicité, en particulier, qui vise sans ambages à une dictature mentale, tire toute son efficacité de leur stricte observance. (...)

Voici où l'art, qui use du même moyen fondamental : l'image, agit comme un contrepoison providentiel. Car l'image y est à la fois le signe et le ferment : la liberté. Elle en est le signe, parce qu'elle exprime le pouvoir de l'artiste de créer une vision nouvelle, qui au lieu d'appauvrir le monde en le stéréotypant, l'enrichit au contraire en le diversifiant au-delà de ce que l'homme moyen pouvait attendre. Elle en est aussi le ferment, parce qu'elle agit sur le spectateur à l'inverse de la publicité, de la télévision, du cinéma qui endorment la faculté de contrôle et entraînent la docilité de l'attention. Dans l'art, l'image est choc, un choc qui réveille la conscience de chacun, exige l'acuité de son attention pour être pénétrée, appréciée et jugée. Son contenu n'est partagé par le spectateur que s'il a réussi à tendre sa sensibilité jusqu'au niveau d'exaltation de lui-même qui est nécessaire. Il va de soi que cinéma et télévision peuvent, eux aussi, bénéficier de cette conversion, mais, notons-le bien, seulement dans la mesure où, précisément, ils accèdent eux aussi, à l'art. Au surplus, l'œuvre d'art, immobile et disponible, se plie au rythme de l'observation dont le spectateur décide et elle lui permet d'étendre sa méditation autant qu'il le souhaite. Par là le spectateur, si ému soit-il, reste fondamentalement maître de lui.

R. Huyghe, *Les Puissances de l'image*, 1965. Ed. Flammarion.

Résumé et discussion

Après avoir résumé ou analysé le texte, vous choisirez une question que vous jugerez importante, vous en préciserez les données et vous la discuterez.

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

Messieurs les Jurés,

"L'horreur du mépris, que je croyais pouvoir braver au moment de la mort me fait prendre la parole. Messieurs je n'ai point l'honneur d'appartenir à votre classe, vous voyez en moi un paysan qui s'est révolté contre la bassesse de sa fortune.

Je ne vous demande aucune grâce, continua Julien en affermissant sa voix. Je ne me fais point illusion, la mort m'attend : elle sera juste. J'ai pu attenter aux jours de la femme la plus digne de tous les respects, de tous les hommages. Madame de Rênal avait été pour moi comme une mère. Mon crime est atroce, et il fut prémédité ¹. J'ai donc mérité la mort, messieurs les jurés. Quand ² je serais moins coupable, je vois des hommes qui, sans s'arrêter à ce que ma jeunesse peut mériter de pitié, voudront punir en moi et décourager à jamais cette classe de jeunes gens qui, nés dans un ordre inférieur, et en quelque sorte opprimés par la pauvreté, ont le bonheur de se procurer une bonne éducation, et l'audace de se mêler à ce que l'orgueil des gens riches appelle la société.

Voilà mon crime, messieurs, et il sera puni avec d'autant plus de sévérité, que, dans le fait, je ne suis point jugé par mes pairs ³. Je ne vois point sur les bancs des jurés quelque paysan enrichi, mais uniquement des bourgeois indignés... "

Pendant vingt minutes, Julien parla sur un ton ; il dit tout ce qu'il avait sur le cœur. L'avocat général, qui aspirait aux faveurs de l'aristocratie, bondissait sur son siège ; mais malgré le tour un peu abstrait que Julien avait donné à la discussion, toutes les femmes fondaient en larmes. Madame Derville elle-même avait son mouchoir sur ses yeux. Avant de finir, Julien revint à la préméditation, à son repentir, au respect, à l'adoration filiale et sans bornes que, dans les temps les plus heureux, il avait pour madame de Rênal...

STENDHAL, *Le Rouge et le Noir*, 1830

1. *Méditer sur une chose avant de l'exécuter*
2. *Quand bien même*
3. *Mes égaux*

Vous ferez de ce texte un commentaire composé. Vous pourriez montrer, par exemple, que Julien, au lieu de chercher à se disculper, s'engage dans une mise en accusation de la société de son temps.

III - ESSAI LITTÉRAIRE

Sony Labou Tansi écrit dans l'avertissement de son roman *Les sept solitudes de Lorsa Lopez* : "être poète, de nos jours, c'est vouloir de toutes ses forces, de toute son âme, et de toute sa chair, face aux fusils, face à l'argent qui lui aussi devient un fusil, et surtout face à la vérité reçue [...] qu'aucun visage de la réalité humaine ne soit poussé sous le silence de l'histoire."

Dans un développement argumenté s'appuyant sur vos lectures personnelles, vous vous demanderez si la fonction de l'œuvre poétique est de dire ce que personne ne veut dire, d'exposer la vérité refusée par la société.

I - CONTRACTION DE TEXTE

Certains parents, parce qu'ils ont en horreur la guerre et la violence, interdisent tous les jouets inspirés par le matériel d'armement. Leur pacifisme est très compréhensible, mais en prohibant ces jeux ils n'agissent pas pour le bien de leur enfant mais uniquement à partir de leurs préoccupations d'adultes. Certains d'entre eux ont même peur que ces jeux ne fassent de leur un enfant futur criminel, mais cette façon de penser est très dangereuse sur bien des points.

De même que le fait de jouer avec des cubes ou des camions n'indique pas que l'enfant sera un jour architecte ou chauffeur de poids lourd, de même ses jeux avec ses armes-jouets ne laissent rien prévoir de ce qu'il fera plus tard. Ensuite, si, comme on peut raisonnablement l'espérer, ces jeux donnent à l'enfant l'impression qu'il peut se protéger et lui permettre de se décharger de ses tendances agressives, celles-ci ne pourront pas s'accumuler dans l'inconscient et, plus tard, ne chercheront pas à s'exprimer de façon dangereuse. Cette prohibition, en outre, rend l'enfant frustré et furieux parce qu'il voit que ces jouets — par ailleurs vantés par les médias — sont permis à ses camarades. Enfin, l'attitude la plus pernicieuse par ses conséquences est la peur parentale que l'enfant ne devienne un violent, ou même un assassin. Cette idée est beaucoup plus nuisible au bien-être émotionnel de l'enfant que ne peuvent l'être les pistolets à amorces et les mitraillettes en matière plastique. C'est surtout vrai en raison de l'importance pour l'enfant de l'opinion que ses parents ont de lui. Après tout, c'est à travers ses parents que l'enfant se fait une idée de lui-même. S'ils le croient capable de mal tourner au point de devenir un criminel, cette opinion terriblement négative le rendra furieux contre eux et la société, et il sera plus enclin à mettre en acte sa colère, non plus d'une façon symbolique, par le jeu, mais dans la réalité à partir du moment où il aura échappé à l'autorité parentale. Il sait qu'il a fort envie de jouer avec un pistolet à amorces, et si ses parents pensent que cela fera de lui un tueur, l'image qu'il se fait de lui-même, pour le présent et pour l'avenir, est en grand danger d'être gravement déformée.

B. Bettelheim, *Pour être des parents acceptables*, Editions R. Laffont

Vocabulaire

Expliquez en contexte :

- Pacifisme. (1 point)
- Bien-être émotionnel (1 point)

Résumé

Résumez ou analysez le texte (au 1/4 de son volume pour le résumé au 1/3 pour l'analyse, une marge de plus ou moins 10% est tolérée.) (10 points)

Discussion

Les parents ont-ils raison de protéger leurs enfants contre certains types de jouets ? À l'aide d'exemples précis vous justifierez votre point de vue. (8 points)

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

" Oui je le sais !"

Parce que je n'ai pas une auto,
Je ne suis pas un homme pour eux !
Parce que je n'ai pas un château
Je ne suis pas un homme pour eux !
Parce que je n'ai pas de compte en banque
Je ne suis pas un homme pour eux !
Je le sais
Parce que à la reddition des comptes
Je n'apporte que des projets,
Je ne suis pas un homme pour eux !

Et vil objet, l'on me renvoie de place en place,
J'encombre
Et vieil outil, l'on me rejette sur les trottoirs
Avec ma faim au ventre et mes angoisses au cœur !
J'embarrasse
Et ils me traquent comme un brigand
Mon indigence menace leur fortune
Et toutes leurs pourritures d'agents secrets
Me sont sur le dos parce que je menace leurs coffres
Leurs banques, leurs reliefs, leur féodalité, leur puissance.
Parce que gueux, leur frère en Jésus,
J'éprouve leur charité chrétienne,
Je le sais ! Je le sais !
Voici venir la nuit des métamorphoses,
Et les immortelles nimbées d'ombre s'estompent, s'évanouissent
Demain donc sera la résurrection
La résurrection d'un peuple
La résurrection d'un monde enchaîné
L'allégresse des hommes unis,
Le concert émouvant des cœurs accordés,
Demain, la victoire de l'homme
Avec le rire des continents heureux.
Et les Blancs, Jaunes, Rouges et Noirs, frères retrouvés,
Oui !
Et Blancs, Jaunes, Rouges, et Noirs, frères retrouvés
Ensemble, du scalpel de l'amour
Débridant, les égoïsmes, tueront la misère sociale
Pour que jamais plus une 202 ou une Mercury Height
N'ait le pas sur l'homme
L'homme qui pense !
L'homme qui souffre !
L'homme qui aime !
L'homme qui vit !
l'homme notre frère !

Bernard B. Dadié, *Légendes et poèmes*

Dans un commentaire composé, vous montrerez le rejet de l'indigent par les nantis, ainsi que le vœu du poète pour l'avenir.

III - DISSERTATION

Troisième sujet : essai littéraire

" *Écrire, c'est s'offrir aux coups* ", écrit Christian Prigent, poète et théoricien français contemporain.

Dans un développement argumenté et illustré d'exemples précis puisés dans vos lectures, vous vous demanderez si l'écriture (purement littéraire ou journalistique) est une prise de risque et pourquoi, et vous vous interrogerez sur le rapport de l'écrivain à la société.

CIVILISATION UNIVERSELLE ET CULTURE NATIONALE

Il semble évident que l'on va vers une civilisation de type universel ; tout se rationalise à travers le monde : le logement, le vêtement, les techniques de production, les transports, les relations, l'information, le genre de vie...

Toutes les cultures subissent la pression de la science, de la technique, des droits juridiques et économiques. Il est à craindre que toute culture ne soit pas compatible avec la civilisation mondiale. Seule pourra survivre et renaître une culture pouvant dépasser la rationalité scientifique, une foi permettant le changement et mettant l'homme en position de maître face au monde ; le problème pour une culture, c'est de ne pas répéter le passé, mais de s'y enraciner pour inventer sans cesse. Mais une rencontre de cultures diverses est-elle possible ? Il semble que les cultures soient incommunicables et pourtant l'étrangeté de l'homme pour l'homme n'est pas absolue. L'homme est un étranger pour l'homme, certes, mais toujours son semblable. Quand nous débarquons dans un pays tout à fait étranger nous sentons que malgré le dépaysement nous ne sommes pas sortis de l'espèce humaine.

Ainsi l'égyptologue qui découvrit jadis les signes incompréhensibles affirma par principe que ces signes étant de l'homme, ils pouvaient et devaient être traduits. La communication est donc possible. C'est vrai pour le langage, mais aussi pour les valeurs et les symboles qui constituent le fonds culturel d'un peuple. Oui, je crois qu'il est possible de comprendre par sympathie et par imagination, et même de se faire autre en restant soi-même.

Mais qu'arrive-t-il à mes valeurs quand je comprends celles des autres peuples ? Allons-nous vers une fusion vague des héritages culturels ?

En fait, seule une culture vivante, fidèle à ses origines et en état de créativité sur le plan de l'art, de la littérature, de la philosophie, de la spiritualité, est capable de supporter la rencontre des autres cultures, non seulement de la supporter mais de donner un sens à cette rencontre. Si chaque culture est créatrice, leur rencontre est elle-même créatrice. Je suis convaincu qu'un monde islamique qui se mettrait en mouvement, un monde hindou qui engendrerait une jeune histoire, et une culture européenne qui connaîtrait mieux son origine grecque, hébraïque et chrétienne, seraient des interlocuteurs valables dans le grand débat des cultures.

On est donc loin d'une croyance vague acceptée par tout le monde, d'une fusion inconsistante des cultures. A la fusion, il oppose la communication c'est-à-dire une relation où les civilisations s'affrontent de plus en plus à partir de ce qui en elles est le plus vivant, le plus créateur.

Chaque civilisation développera sa perception du monde dans l'affrontement avec toutes les autres. C'est probablement la tâche des générations à venir. Nul ne peut dire ce qu'il adviendra de votre civilisation lorsqu'elle aura rencontré d'autres civilisations par le dialogue et non par le choc de la conquête et de la domination. De telles rencontres n'ont pas encore eu lieu et nous n'avons pas encore de philosophie de l'histoire pour résoudre les problèmes de coexistence des différentes cultures.

Ce sera le fruit de l'histoire même des hommes qui engagent ce redoutable combat.

Paul RICŒUR

Après avoir résumé ou analysé le texte, vous choisirez une question que vous jugerez importante, vous en préciserez les données et vous la discuterez.

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

Ta carte d'identité ! Ta carte d'identité ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire de carte d'identité ? Regardez-moi bien. Sur cette joue, cette marque que vous voyez, c'est ma carte d'identité. J'ai sur mon corps d'autres qui concourent à la même démonstration. S'additionnent pour donner la même preuve. La preuve par le sang de ce que je suis. Ce sont mes ancêtres qui sont fondateurs de ce royaume, de cette ville. Tout ici constitue ma preuve et ma carte d'identité. Puisque tout ici m'appartient et atteste ce que je suis, qui je suis. Le ciel et la terre.

La terre, les eaux et ses habitants : poissons, crabes, caïmans, hippopotames.

La forêt et ses habitants : les lions, les panthères, les éléphants, les biches, les gazelles, les serpents et les singes.

Le ciel : l'aigle, le touraco qui est l'emblème du trône. Ainsi toute loi naturelle ou humaine traverse mon sang et ma légitimité avant d'être légale et loyale. Mon sang est ma meilleure carte d'identité. L'histoire de cette région, de ce royaume me fonde comme le fonde. Elle me justifie comme je suis sa justification. En un mot, le passé, le présent et l'avenir, une fois pour toutes, m'appartiennent, m'ont investi, comme c'est moi et ma famille seule qui constituons son investiture. Alors, de quelle identité s'agit-il ? Vous trouvez que je ne suis pas assez identifié comme cela ? Identifié par l'histoire. Identifié par la terre, cette terre qui est sous nos pieds, qui m'a vu naître et qui sera ma dernière demeure. Identifié par le soleil qui est sur nos têtes, l'immense ciel. Identifié par la population. Qui, dans ce royaume, ne me connaît pas ? Au fait, quand on y pense, carte d'identité, quel drôle de mot ! Qu'est-ce que cela veut dire, un simple papier. D'ailleurs il y a tellement de cartes. Cartes à jouer, jeu de cartes. Cartes de géographie. Cartes postales. Cartes-lettres. Manger à la carte.

– Un simple papier. Un simple papier. Non, monsieur, ce n'est pas un simple papier. C'est toute ta vie.
– Non ce n'est pas toute ma vie. Vous croyez vraiment que ce bout de papier suffit à vous faire surgir du néant, à vous conférer une identité ?

Jean-Marie ADIAFFI, *La Carte d'Identité*, CEDA 1980, pages 28-29.

Vous ferez de ce texte un commentaire composé. Vous pourriez par exemple montrer comment se traduit la révolte de Méléoudouman en analysant son refus de l'identification à l'occidentale et son affirmation d'une identité propre.

III - DISSERTATION

Dans une enquête sur la lecture publiée en 1983, on peut lire cette réflexion sur le roman : " Sujet permanent de discussion entre ceux qui professent que le roman doit exprimer ou représenter la vie et ceux qui, à l'inverse, estiment qu'il doit l'inventer. "

Dans un développement argumenté et illustré d'exemples, vous direz si les romans que vous connaissez vous paraissent représenter la vie ou l'inventer.

I - CONTRACTION DE TEXTE**LE JOURNAL ET LA DIFFUSION DES CONNAISSANCES**

L'action de la presse dans la diffusion des connaissances peut certes être critiquée. On regrettera son insuffisance dans certains domaines notamment en matière de vulgarisation économique. On se plaindra de sa légèreté qui défigure parfois les faits plutôt qu'elle ne les transmet. D'autres, au contraire, mettront en cause l'excès des nouvelles divulguées, faisant valoir qu'il comporte des dangers et que, en tout état de cause, nulle connaissance solide ne peut sortir d'un tel papillonnement d'images. Toutes ces observations sont probablement fondées, encore qu'il faille se garder ici comme ailleurs de systématiser : avec la presse, les contraires sont presque toujours vrais simultanément.

S'il est tout à fait permis, néanmoins, de faire des réserves sur la valeur pédagogique d'une bonne partie de la presse actuelle, il n'est guère possible de contester son influence à cet égard. Ici, tous les clichés sur le pouvoir que détiennent les journaux sont à peu près confirmés. Hormis le savoir strictement professionnel, la quasi-totalité des connaissances dont disposent nos contemporains vient de la presse. Aussitôt après celles de l'école et, en fait, parallèlement, les acquisitions de toute nature, des plus indispensables aux plus futiles, sont puisées à cette source. Et tandis que le savoir d'origine scolaire va en s'estompant, celui que dispense la floraison des périodiques se renouvelle constamment. La vérité d'hier fait place à celle d'aujourd'hui, et c'est le dernier mot qui est pris pour le meilleur. Il n'empêche que le plus clair de ce qui se sait en littérature, en sciences, en art, en psychologie, en puériculture, en diététique - mais préciser, à cette échelle, c'est restreindre - on le tient de la presse et d'elle seule.

Le caractère massif d'une grande partie de la presse et aussi le fait que tous les journaux du globe s'alimentent plus ou moins à un fonds commun, ont pour effet de standardiser dans une large mesure les connaissances qui se propagent ainsi. En matière de science, ce fait n'est pas gênant puisque la science est la même pour tous ; encore que l'on constate de curieuses modes dont l'actualité est seule responsable. Mais dans le domaine proprement culturel, il est certain que ce nivellement ne va pas sans appauvrissement. Le jour n'est pas loin où le monde entier fredonnera le même air, lira les mêmes livres, rira aux mêmes plaisanteries. Selon les points de vue, on s'alarmera ou se félicitera de cet éveil d'une conscience planétaire. Il faut bien constater en tout cas qu'il y a toujours eu deux sortes de savoir : celui que se transmettent des élites raffinées et celui, d'une essence plus fruste, qui prolifère dans la vie quotidienne. Aujourd'hui, par le fait d'une évolution sans doute irréversible, ces connaissances simplifiées et stéréotypées sont l'apanage à peu près exclusif de la presse. Les savants devraient s'efforcer de combler le fossé plutôt que d'en déplorer stérilement l'existence. Après tout, ils n'ont jamais eu de meilleure chance de se faire entendre.

Sélection de André Rougerie et Laurence Rougerie, Édition Dunod

Résumé

Résumez ou analysez le texte (au 1/4 de son volume pour le résumé, au 1/3 pour l'analyse). Une marge de $\pm 10\%$ est tolérée. (8 points).

Vocabulaire

Expliquez selon le contexte les expressions suivantes : (2 points)

- floraison des périodiques - standardiser les connaissances

Discussion

" Tandis que le savoir d'origine scolaire va en s'estompant, celui que dispense la floraison des périodiques se renouvelle constamment. "

Appréciez cette opinion des auteurs en vous appuyant sur des exemples précis. (10 points)

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

Je reconnais mon île et qui n'a pas bougé.

Voici les trois îlots, et voici la grande Anse.

Voici, derrière le Fort les banbandes (1) rouillées

Je suis comme l'anguille flairant les vents salés

Et qui tâte le pouls des courants.

Salut, île ! C'est moi. Voici ton enfant qui revient.
Par-delà la ligne blanche des brisants,
Et plus loin que les vagues aux paupières de feu,
Je reconnais ton corps brûlé par les embruns.

J'ai souvent évoqué la douceur de tes plages
Tandis que sous mes pas
Crissait le sable du désert
Et tous les fleuves du Sahel ne me sont rien
Auprès de l'étang frais où je lave ma peine.

Salut, terre mâtée, terre démâtée !
Ce n'est pas le limon que l'on cultive ici
Ni les fécondes alluvions.
C'est un sol sec, que mon sang même
N'a pu attendrir,
Et qui geint sous le soc comme femme éventrée.

Le salaire de l'homme ici
Ce n'est pas cet argent, qui tinte clair un soir de paye
C'est le soir qui flotte incertain au sommet des cannes
Saoules de sucre
Car rien n'a changé.
Les mouches sont toujours lourdes de vasou (2)
Et l'air chargé de sueur.

Guy TIROLIEN, *Balles d'or, Présence Africaine*

1. *Banbande* : machine de guerre qui servait à lancer des boules ; ancêtre du canon.
2. *Vasou* : jus de canne à sucre écrasée.

Dans un commentaire composé, vous montrerez comment l'auteur évoque son île natale et quels sont les sentiments qu'il éprouve.

III - ESSAI LITTÉRAIRE

On dit de certains écrivains qu'ils sont engagés.

A la lumière des œuvres que vous avez lues ou étudiées, comment comprenez-vous cette affirmation ?

Si les raisons principales qui attirent à Bangui les gens de brousse sont les besoins de gagner de l'argent, le désir d'échapper à l'emprise du groupe (obligations religieuses, prestations, etc.) et aussi l'espoir de trouver des distractions, il apparaît très nettement que de nombreux fonctionnaires travaillent dans le but de se créer une situation, de mettre leurs enfants à l'école et de prendre une part active à la vie nouvelle que nous avons introduite en Afrique. [...] Les nouveaux arrivants, dont l'afflux est particulièrement grand pendant la saison sèche, viennent généralement sans avoir encore de métier précis et ils s'inscrivent dans la masse des manœuvres sans spécialité. Indépendamment de ces derniers, la population urbaine compte un grand nombre de gens n'exerçant pas de métier déterminé. Mais, comme à Fort-Lamy, il est difficile de parler d'une majorité "d'oisifs totaux". La plupart d'entre eux, en effet, s'occupent à de petites besognes : fabrication de briques sèches, aide aux maçons et aux charpentiers, etc. [...]

L'éloignement, dans lequel se trouve la majorité des citadins, de leur milieu traditionnel diminue la force du fétichisme, sans cependant que le christianisme prenne réellement sa place. On observe depuis quelques années un recul de l'action missionnaire ; des usages qui avaient été abandonnés sous cette influence sont à nouveau observés dans des familles qui y avaient renoncé. [...]

En réalité, l'immense majorité des catéchumènes et des convertis composent de manière constante avec leur nouvelle foi officielle et les religions anciennes demeurent très vivaces bien que sous-jacentes. [...]

La vie urbaine a contribué largement à la désagrégation des anciennes sociétés africaines. Le christianisme, le syndicalisme et la politique apparaissent comme les principales causes de cet état de fait auxquelles il faut ajouter l'extrême liberté dont jouissent les citadins, le manque de moyens de coercition des gens d'âge à l'égard de la jeunesse.

Mais ce phénomène est inhérent à un développement extrêmement rapide et nous pourrions être pessimistes si, dans ce bouleversement, nous n'observions pas des faits et ne sentions des courants favorables à la formation d'une société qui se cherche encore. [...]

L'étude de la culture de ces populations auxquelles il convient de redonner la fierté de ce qui fait leur originalité, l'organisation d'un enseignement de base, le développement de l'instruction à un niveau supérieur et de l'enseignement technique, la multiplication des contacts directs, sur le plan humain, entre Européens et Africains doivent permettre à cette société qui se cherche de prendre conscience d'elle-même et de se réaliser.

D'après J. P. LEBEUF, sociologue. *Encyclopédie mensuelle d'Outre-Mer*. Article "Ville africaine de Bangui". Janvier 1953.

Résumé

Vous rédigerez, à partir de ce texte de 432 mots, un résumé de 100 mots en ayant soin de bien indiquer, à la fin de votre travail, le nombre de mots que vous aurez utilisés. Une tolérance de + ou - 10% est acceptée.

Discussion

Le candidat traitera, à son choix, l'un des deux sujets de discussion.

1. A partir des principaux thèmes traités dans ce texte, vous qui faites partie de la troisième génération, vous tenterez de dresser un bilan de la situation actuelle. Vous commenterez vos propres constatations. Votre travail se présentera sous la forme d'une discussion qui aura soin de respecter les règles inhérentes à cet exercice.
 2. Sous la forme d'une discussion, dont vous respecterez scrupuleusement les règles, vous donnerez votre point de vue sur l'opinion exprimée par l'auteur en vous inspirant des considérations développées dans ce dernier paragraphe du texte.
-

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

(Après le coup d'État du 02 décembre 1851, un soulèvement a lieu en Provence. Pendant la nuit deux jeunes gens ont rejoint par la longue route qui descend de Plassans, un pont sur la Viorne, au fond de la vallée, et, sur l'autre versant, ils vont apercevoir trois mille insurgés républicains qui descendent de la route de Nice et auxquels le jeune homme devait se joindre).

La bande descendait avec un élan superbe, irrésistible. Rien de plus terriblement grandiose que l'irruption de ces quelques milliers d'hommes dans la paix morte et glacée de l'horizon. La route, devenue torrent, roulait des flots vivants qui semblaient ne pas devoir s'épuiser ; toujours, au coude du chemin, se montraient de nouvelles masses noires, dont les chants enflaient de plus en plus la grande voix de cette tempête humaine. Quand les derniers bataillons apparurent, il y eut un éclat assourdissant. [...] Et la campagne endormie s'éveilla en sursaut ; elle frissonna tout entière, ainsi qu'un tambour que frappent les baguettes ; elle retentit jusqu'aux entrailles, répétant par tous ses échos les notes ardentes d'un chant national. Alors ce ne fut plus seulement la bande qui chanta ; des bouts de l'horizon, des rochers lointains, des pièces de terres labourées, des prairies, des bouquets d'arbres, des moindres broussailles, semblaient sortir des voix humaines ; le large amphithéâtre qui monte de la rivière à Plassans, la cascade gigantesque sur laquelle coulaient les bleuâtres clartés de la lune, étaient comme couverts par un peuple invisible et innombrable acclamant les insurgés ; et au fond des creux de la Viorne, le long des eaux rayées de mystérieux reflets d'étain fondu, il n'y avait pas un trou de ténèbres où des hommes cachés ne parussent reprendre chaque refrain avec une colère plus haute. La campagne, dans l'ébranlement de l'air et du sol criait vengeance et liberté.

Emile ZOLA, *La Fortune des Rougon* (1871)

Vous présenterez de ce texte un commentaire composé. Vous pourriez y analyser, par exemple, les procédés par lesquels l'auteur associe la nature à la colère des hommes pour former une vaste symphonie.

Mais ces indications ne sont pas contraignantes et vous avez toute latitude pour organiser votre travail à votre gré en évitant toutefois une étude linéaire et toute séparation artificielle du fond et de la forme.

III - DISSERTATION

On parlait beaucoup de " littérature engagée ", dans laquelle l'écrivain œuvre pour expliquer et ensuite améliorer la condition humaine.

A partir des œuvres que vous avez lues, expliquez et commentez cette affirmation.

I - ÉTUDE DE TEXTE

Quelque bienfaisantes que soient certaines des applications de la science pour diminuer la peine et la souffrance des hommes, le rythme accéléré auquel elles se développent et leur introduction dans une société humaine insuffisamment préparée à les recevoir ou trop lente à s'y adapter nous semblent aujourd'hui n'être pas sans danger. Ces nouveaux et puissants moyens d'action créent pour notre espèce un milieu nouveau. Aura-t-elle l'intelligence, l'imagination et la volonté nécessaires pour y vivre et pour transformer son organisme et ses institutions, par évolution ou par mutation, ou périra-t-elle, victime d'elle-même et de son propre effort, comme d'autres espèces l'ont fait avant elle ? Beaucoup de bons esprits se posent aujourd'hui la question ; certains vont jusqu'à crier leur défiance et à proposer d'enchaîner la science comme le fut autrefois Prométhée pour avoir donné le feu aux hommes.

Il y a effectivement danger, danger économique et danger militaire. Le danger économique apparaît aujourd'hui à tous. Il résulte d'une ivresse technique, d'un développement trop rapide de l'industrie dans des conditions où la machine, au lieu d'être mise au service de tous les hommes, vient concurrencer victorieusement ceux-ci. Des hommes sont sans travail et sans ressources en face d'une paradoxale surproduction et d'autres, ceux qui restent attachés à la machine pendant un temps trop long, deviennent les esclaves de celle-ci, perdent l'initiative, la spontanéité qui faisaient la valeur de l'ancien artisan. Voltaire disait que si Dieu a créé l'homme à son image, celui-ci le lui a bien rendu ; de même l'homme qui a voulu créer la machine à son image pour effectuer à sa place les gestes nécessaires à prolonger sa vie, est menacé, par l'usage, de devenir semblable à sa créature, de n'être plus que le prolongement de celle-ci ou la victime des besoins artificiels créés pour augmenter sans cesse les profits résultants de son fonctionnement toujours plus intensif. Le jeune Américain engage son avenir pour se procurer les dernières nouveautés de la technique, et la colonisation va tenter le Nègre ou l'Oriental avec des toxiques dont il se passerait bien.

Il y a aussi le danger que j'appelais tout à l'heure militaire, celui qui résulte de la terrible efficacité que la science a donnée aux moyens de destruction. La question est angoissante de savoir laquelle ira le plus vite dans ses effets, des deux possibilités de servir et de nuire qu'une seule et même science met à la disposition des hommes.

Ceux qui aiment la science et la veulent bienfaisante ont le devoir d'y songer et d'y travailler. Pour réaliser l'adaptation nécessaire aux conditions nouvelles créées par la science, dont nous ne croyons pas possible ni désirable d'arrêter le développement en raison des bienfaits sans limites qu'elle contient en puissance, pour parer au double danger économique et militaire, une création de justice est nécessaire, justice d'un côté, juste internationale de l'autre. Pussions-nous y arriver à temps !

Paul Langevin, extrait de la *Préface de l'évolution humaine*

QUESTIONS

A. Compréhension

1. Proposez un titre à ce texte (1 pt)
2. Expliquez les mots ou expressions ci-après : *défiance, enchaîner la science, paradoxale, surproduction, ivresse technique* (4 pts)
3. Quelle thèse l'auteur défend-il dans ce texte ? Dégagez-en les principaux arguments. (3 pts)
4. Y a-t-il un état d'âme exprimé par l'auteur dans ce texte ? Si oui, par quoi est-il traduit ? (2 pts)
5. Quelles figures de style sont contenues dans ces deux expressions : "... *pas sans danger*..." - "... *bons esprits*..." (2 pts)

B. Expression

Expliquez et commentez ces deux lignes : " *Ceux qui aiment la science et la veulent bienfaisante ont le devoir d'y songer et d'y travailler.* " (8 pts)

II - CONTRACTION DE TEXTE

Aujourd'hui comme autrefois, tout être porte en lui le démon de l'aventure, Or, bien peu sont en état de la vivre ; l'immense majorité se contente de la rêver. Manque d'audace ? D'occasion ? Timidité ? Lâcheté ? Esprit casanier ? Certes. Mais pourquoi affronter corporellement les risques ? Il y a les livres, les revues, les spectacles qui, sollicitant l'imagination, donnent, presque chaque jour, le

sentiment exaltant d'une insécurité permanente. Romans policiers, romans d'espionnage, feuilletons télévisés, westerns, films d'action... L'enfant au retour de l'école, l'ouvrier sortant de l'usine, le commerçant après la fermeture de sa boutique, la vendeuse libérée de son magasin, l'intellectuel même, son travail fini, sacrifient, sans le savoir, à l'instinct primitif de l'aventure, indirectement, en restant assis, par l'intermédiaire d'un cinéma de quartier ou des boulevards, du livre de poche, de la télévision. Selon leur âge, ils sont shérifs ou hors-la-loi, Maigret, James Bond, San Antonio - pour quelques francs lourds, deux heures d'affilée. Les Montagnes Rocheuses et leurs Peaux Rouges, les agents secrets et leur double vie, les gangsters, les trafiquants, ceux qui les traquent... quelle compensation à la monotonie de leur existence ! Les barons du XII^e siècle ne procédaient pas autrement. Ils n'étaient pas toujours à la guerre, à la croisade. La plupart du temps, ils restaient inactifs, dans leur donjon, réduits aux dangers limités par des chasses et des tournois... Un trouvère survenait-il, déclamant quelque geste ? Pendant la durée de la récitation au son du rebec le seigneur pourfendait les Sarrasins, se rebellait contre Charles le Grand, gagnait des cités, des batailles.

Aujourd'hui cette évasion dans l'aventure rêvée - précédemment réservée aux bambins et aux poètes - est un besoin d'autant plus vif que notre époque, plus que jamais, semble impropre à l'aventure.

Notre terre est de mieux en mieux connue. Plus de zone mystérieuse, l'Amazonie exceptée, que l'on puisse explorer en risquant sa vie, où l'on puisse vivre librement, sans se soucier des lois et des usages. Les Américains ont installé un aéroport au Pôle ; on cultive la canne à sucre dans les îles que hantaient les flibustiers ; les atolls du Pacifique sont le théâtre d'expériences nucléaires. La vie policée, réglée par la police, s'est insinuée partout. Plus d'endroits non civilisés où l'on serait naufragé, contrebandier, chercheur d'or et de bagarres. Qu'est devenu le domaine privilégié de l'aventure ? Chaque week-end, à l'usage des touristes, les Indiens du Colorado organisent des spectacles folkloriques avec plumes, peintures de guerre, danse du scalp.

La vie quotidienne est strictement réglementée, frustrée et pittoresque, de diversité, de fantaisie. En Alaska comme en Patagonie, l'individu, dès sa naissance est recensé, fiché, voué à tenir un rôle social. S'il ne veut pas encourir les foudres du pouvoir, il doit se faire "une situation", mot suintant la stabilité, le conformisme, l'immobilité et donc l'immobilisme. Personne n'a plus les coudées franches. Peu de gens donnent forme à leur vie selon leur désir. [...] La civilisation dite moderne est l'ennemie de l'aventure. Elle prétend organiser un monde aussi minutieusement et implacablement agencé qu'une mécanique de précision. Que deviennent alors l'esprit d'indépendance, la fantaisie, le rêve, ferments de l'esprit d'aventure ?

R. MATHÉ, *L'Aventure*, 1972

Vous résumerez ce texte en 120 mots. Une marge de 10% en plus ou en moins sera tolérée. Vous indiquerez au bas de votre résumé le nombre de mots employés.

III - DISSERTATION

Expliquez et commentez cette pensée de Gaston OUASSENANT, écrivain ivoirien : *" L'Europe a ses problèmes,. . quant à l'Afrique, elle s'en trouve submergée, pauvre Afrique ! Malheureusement, elle ne se rend pas toujours compte. Elle va chercher ailleurs la solution à ses problèmes, parfois auprès des gens qui l'ont mise dans cette situation. "*

I - CONTRACTION DE TEXTE

Comment le mal peut-il être chassé ? Les hommes ont habituellement suivi deux chemins pour éliminer le mal et ainsi sauver le monde. Le premier invite l'homme à écarter le mal par son propre pouvoir, dans la conviction étrange et naïve qu'en réfléchissant, inventant et gouvernant, il vaincra finalement les forces harassantes du mal. Donnez aux gens une chance loyale et une éducation décente et ils se sauveront eux-mêmes. Cette idée, qui s'étend comme épidémie dans le monde moderne, a éconduit Dieu et introduit l'homme, en substituant l'ingénuité humaine à la direction divine. Certains supposent que cette conception s'introduisit à l'époque de la Renaissance lorsque la raison détrôna la religion, ou plus tard quand *L'Origine des espèces* de Darwin remplaça la croyance en la création par la théorie de l'évolution, ou encore lorsque la révolution industrielle tourna les cœurs humains vers le confort et l'aisance. De toute façon, l'idée que l'homme est à même de supprimer les maux de l'histoire s'est emparée des esprits humains, donnant naissance à l'optimisme béat du XIXe siècle, à la doctrine du progrès inévitable, à la maxime de Rousseau sur "*la bonté originale de la nature humaine*" et à la conviction de Condorcet que par la raison seule le monde entier serait bientôt débarrassé du crime, de la pauvreté et de la guerre.

Fort de cette foi naissante dans les pouvoirs de la raison et de la science, l'homme moderne se mit en mesure de transformer le monde. Il détourna son attention de Dieu et de l'âme humaine pour se consacrer au monde extérieur et à ses possibilités. Il observa, analysa et explora. Le laboratoire devint son sanctuaire et les hommes de science, ses prêtres et ses prophètes. [...]

L'homme a assigné la nature devant le tribunal de l'investigation scientifique. Personne ne met en doute que le travail de l'homme dans les laboratoires scientifiques a apporté une augmentation considérable de puissance et de confort, produisant des machines à penser et des appareils pour s'élever avec majesté dans les airs ou se déplacer avec une noble dignité sur les mers. [...]

L'égoïsme et la haine n'ont pas disparu avec le développement de notre système d'éducation et l'extension de nos dispositions législatives. Une génération naguère optimiste demande maintenant dans un trouble extrême : "Pourquoi ne pouvons-nous chasser le mal ?".

La réponse est toute simple : par son propre pouvoir, l'homme ne peut jamais chasser le mal du monde. L'espoir des humanistes est une illusion, née d'un trop grand optimisme au sujet de la bonté inhérente de la nature humaine.

Martin Luther KING, *La Force d'Aimer*

Résumé :

Vous résumerez ce texte en 100 mots. Une marge de 10% de moins ou de plus est tolérée.

Discussion :

Vous traiterez au choix l'un des deux sujets de discussion suivants

A - "*L'avenir n'est pas aux Églises, mais aux laboratoires ; pas aux prophètes, mais aux savants ; pas à la piété, mais à l'efficacité*". Expliquez et commentez

B - "*L'homme est esclave de la modernité ; il n'est point de progrès qui ne tourne à sa complète servitude ; le confort nous enchaîne*". Que pensez-vous de cette opinion ?

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

Lorsque j'arrive dans une ville inconnue, j'aime souvent la découvrir le soir, entre les heures mal définies et fugitives où le jour meurt et où la nuit graduellement émerge pour étaler le voile de son empire. C'est à ces moments-là que l'on capture le mieux les pulsions secrètes d'une ville, ses craintes et espoirs, où l'on surprend tout ce qui hésite encore entre paraître et disparaître, le moment où les hommes et les choses sont moins sur leurs gardes. C'est l'heure des odeurs particulières, des fumées au goût de bois et de pétrole, des lampes tempêtes et des bougies qui surgissent soudain, clignotantes comme mille lucioles alignées le long des trottoirs où se vendent du manioc, des brochettes, des cacahuètes grillées... Et puis ces rumeurs, propres à chaque ville, faites de voix étouffées, de cris de femmes à la recherche de leur progéniture n'ayant pas encore regagné le gîte familial, d'aboiements de chiens, de bruits de moteurs, de boîtes de nuit hurlant des rengaines à la mode. C'est enfin l'heure où apparaissent au coin des rues les premiers amoureux rendus anonymes par le jour qui s'en va, et les premières belles de nuit, papillons nocturnes transfigurés en odalisques étrangement désirables par le doux velours de la nuit. Qu'ils sont enivrants ces instants intervallaires, prodrome et pressentiment de ces forces qui sourdent des nuits africaines

Emmanuel BOUMDZEKI DONGALA, *Jazz et vin de palme*

Vous ferez de ce texte un commentaire composé en prenant bien soin de faire apparaître au fil de votre argumentation la perception du soir et sa description

III - DISSERTATION

" Mon patriotisme ne connaît aucune exclusive. Il est prêt à accueillir le monde entier. Je ne peux que rejeter toutes les formes de patriotisme qui tirent leur force des malheurs et de l'exploitation des autres nations. Mon patriotisme perd toute sa signification s'il ne cherche pas, en permanence et sans la moindre exception, à promouvoir le maximum de bien pour l'humanité tout entière. "

Commentez ces propos de Mahatma GANDHI tirés de l'œuvre Tous les hommes sont frères (1948) - Gallimard - UNESCO.

I - CONTRACTION DE TEXTE

LA LIBERTE D'EXPRESSION

N'est-il pas significatif que l'un des premiers signes de l'intention d'un gouvernement de s'écarter des principes démocratiques soit le renforcement de son contrôle sur l'information par le muselage de la presse ? Le phénomène va de violations quotidiennes mineures dans les démocraties occidentales - tel le recours abusif à la législation sur la sécurité nationale pour empêcher la publication d'informations que les autorités préfèrent garder sous silence - à des régimes de terreur qui suppriment par la violence toute opposition, information voire liberté de pratique religieuse. L'absence de liberté de parole et de presse indépendante facilite incontestablement la tâche des gouvernements résolus à utiliser la propagande pour encourager les conflits ethniques, la guerre et le génocide.

Le droit à la liberté d'expression est officiellement garanti par les grands traités internationaux, y compris la *Déclaration universelle des droits de l'homme*, le *Pacte international relatif aux droits civils et politiques* et la *Convention européenne des droits de l'homme*. Il figure également dans de nombreuses constitutions nationales, sans être garanti pour autant. L'obligation de respecter la liberté d'expression s'étend aujourd'hui aux pays qui n'ont pas ratifié les traités internationaux en la matière car la reconnaissance de la *Déclaration universelle* implique que ses dispositions font désormais partie intégrante du droit coutumier.

Même s'il est généralement admis que la liberté d'expression est la pierre angulaire de la démocratie, des restrictions sont autorisées par certains traités internationaux. A l'inverse du premier Amendement américain qui n'autorise pratiquement pas d'entraves à la liberté de parole, les traités internationaux sont à la recherche d'un équilibre entre des droits concurrents ; ainsi, par exemple la liberté de parole peut être limitée lorsqu'elle empiète sur le droit à la vie privée ou lorsqu'elle constitue une incitation à la violence ou à la haine. Les restrictions autorisées ayant nécessairement une portée assez large, les limites de la liberté d'expression sont remises en question devant des tribunaux nationaux ou régionaux. Plusieurs affaires récentes ont ainsi permis de préciser les restrictions qu'un gouvernement est en droit d'imposer et dans quelles circonstances. La Cour européenne de Justice a notamment souligné que toute restriction devait répondre à un triple critère : elle doit être prescrite par la loi (et ne pas être imposée de manière arbitraire), elle doit être proportionnelle aux objectifs légitimes poursuivis, et sa nécessité pour assurer la protection de l'individu et/ou de l'État dans une société démocratique doit être démontrable.

En dépit des dispositions régissant les restrictions en matière de liberté d'expression, les gouvernements continuent d'invoquer toute une série de motifs pour justifier la suppression d'informations n'allant pas dans le sens de leurs politiques ou de leurs intérêts. Ces motifs relèvent le plus souvent de la sécurité nationale ou de "l'intérêt public", et les mécanismes utilisés pour entraver la libre circulation de l'information vont de subtiles pressions économiques et de voies détournées pour mater l'opposition politique et la presse indépendante jusqu'à l'adoption de lois limitant la liberté de presse et de règles limitant l'octroi de permis aux journalistes. Ce type de méthode peut aller, dans des cas extrêmes, jusqu'à la détention illégale, la torture et la disparition de journalistes et d'autres personnes impliquées dans la diffusion d'opinions indépendantes.

Frances De Souza, in *Le Courrier*, n°158, juillet-août 1996, p. 42.

Vous ferez de ce texte un résumé au 1/4 de sa longueur initiale.

Puis vous y dégagerez un problème auquel vous attachez un intérêt particulier vous en préciserez les données, vous les discuterez s'il y a lieu et vous exposerez en les justifiant vos idées sur la question. Vous pourrez par exemple discuter l'idée selon laquelle "la liberté de parole peut être limitée lorsqu'elle empiète sur le droit à la vie privée ou lorsqu'elle constitue une incitation à la violence ou à la haine."

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

Au Damargou, hier grenier du Niger,
Aujourd'hui les greniers des familles sont vides.
La Terre-mère, fertile et fragile
Partout, souffre, s'essouffle et meurt.
L'indispensable eau tombant du ciel
Pendant des années a fait défaut.
L'harmattan, vent du mal, vent de sable
Depuis une décennie souffle sans arrêt,
Ensevelissant les plantes, les points d'eau,
Les villages, les jardins sous le sable rose
Tristesse d'une nature morte, cependant vivante.
Désolation d'un environnement desséché
Qui se meurt, étouffé par les dunes de sable,
Les dunes de sable mouvant déchaîné,
Les dunes de l'ensablement qui tuent les champs,
Les dunes qui bravent l'intelligence de l'homme,
Réduisant à néant la Terre-mère,
Les dunes devenues nos pires ennemis au Sahel
Les dunes qui coupent les routes
Les dunes qui comblent les mares
Les dunes qui tuent les cultures, enterrent les récoltes,
Les dunes, les dunes de l'ensablement
Qui, comme une malédiction divine,
S'acharnent contre le Sahel meurtri
Recouvrant d'un linceul de sable rose,
Les villages, les hameaux et les champs.

Kélétigui A. Mariko, *Poèmes sahéliens en liberté*, La Pensée Universelle, Paris, 1987.

Vous ferez le commentaire composé de ce poème. Vous pourriez, par exemple, montrer comment l'auteur souligne le caractère funeste de l'ensablement et l'impuissance de l'homme face à ce fléau.

III - DISSERTATION

"Le monde romanesque, a écrit Albert Camus, ce n'est que la correction de ce monde-ci suivant le désir profond de l'homme". Expliquez et commentez cette affirmation.

I - CONTRACTION DE TEXTE

LES FILMS, CES NOUVEAUX POEMES PLASTIQUES...

Ces nouveaux poèmes plastiques nous transportent en trois secondes des bords boisés d'un fleuve que traversent des éléphants dans un long sillage d'écume, au cœur de montagnes farouches où de lointains cavaliers se poursuivent dans la fumée des coups de feu, au glauque demi-jour des eaux sous-marines où des poissons circulent dans des grottes de corail...

Et des paysages charmants, ou tragiques, ou prodigieux, entrent dans la symphonie mouvante pour accroître son sens humain ou bien y introduire à la manière d'un ciel d'orage chez Delacroix* ou d'une mer d'argent chez Véronèse*, son sens surnaturel.

Le cinéma incorpore le temps à l'espace. Mieux. Le temps, par lui, devient réellement une dimension de l'espace. Nous pourrions voir mille ans après qu'elle aura jailli de la route sous le galop d'un cheval, une poussière se lever, se déployer, se dissiper, la fumée d'une cigarette se condenser puis rentrer dans l'éther, et cela dans un cadre d'espace que nous aurons sous les yeux. Nous pourrions comprendre pourquoi les habitants d'une étoile lointaine, s'ils peuvent voir sur terre avec de puissants télescopes, sont réellement les contemporains de Jésus, puisqu'ils assistent, au moment où j'écris ces lignes, à sa mise en croix dont ils prennent peut-être, des épreuves photographiques ou même cinématographiques, la lumière qui nous éclaire mettant dix-neuf ou vingt siècles à parvenir jusqu'à eux. Nous pouvons imaginer même, et cela risque de modifier plus sensiblement encore notre idée de la durée, que nous verrons un jour ce film, soit qu'on nous l'expédie dans un projectile quelconque, soit qu'un système de projection interplanétaire le renvoie sur nos écrans. Ceci, qui n'est pas scientifiquement impossible, nous rendrait contemporains d'événements qui se seraient passés, dix ou cent siècles avant nous, dans l'espace même où vous vivons... .

Vous connaissez ces dessins animés, encore bien secs, bien maigres, bien raides, qu'on projette sur l'écran et qui sont, si vous le voulez bien, aux formes que j'imagine, ce que des graffiti tracés par un enfant à la craie sur un tableau noir sont aux fresques de Tintoret* ou aux toiles de Rembrandt*. Supposez en effet trois ou quatre générations attelées au problème d'animer en profondeur, non par les surfaces et les lignes, mais par les épaisseurs et les volumes ces images, de modeler, par les valeurs et les demi-teintes, une série de mouvements successifs qu'un long entraînement ferait entrer peu à peu dans l'habitude et jusque dans le réflexe au point que l'artiste parvienne à s'en servir à son gré, pour le drame ou l'idylle, ou la comédie, ou l'épopée dans la lumière, l'ombre, la forêt, la ville, le désert. Supposez à un artiste ainsi armé le cœur de Delacroix, la puissance de réalisation de Rubens*, la passion de Goya* et la force de Michel-Ange* : il vous jettera sur l'écran une tragédie cinéplastique tout entière sortie de lui, une sorte de symphonie visuelle aussi riche, aussi complexe, ouvrant, par sa précipitation dans le temps, des perspectives d'infini et d'absolu à la fois exaltantes par leur mystère et plus émouvantes par leur réalité sensible que les symphonies sonores du plus grand des musiciens.

Elie FAURE. *Fonction du cinéma*, Pauvert, 1953.

*Delacroix : peintre "romantique" français.

*Véronèse : peintre vénitien du XVI^{ème} siècle.

*Tintoret : peintre vénitien du XVI^{ème} siècle

*Rembrandt : peintre hollandais du XVII^{ème} siècle, qui a réagi contre l'influence italienne

*Rubens : peintre flamand, fin XVI^{ème} siècle, début XVII^{ème} siècle.

*Goya : peintre espagnol du XIX^{ème} siècle.

*Michel-Ange : l'un des plus grands artistes de la Renaissance italienne.

Résumé

Résumez ce texte au tiers de sa longueur.

Discussion

Commentez la réflexion de l'auteur : "Le cinéma incorpore le temps à l'espace."

II - COMMENTAIRE COMPOSÉ

La rivière endormie
Dans son sommeil glissant l'eau se suscite un songe
Un chuchotis de joncs de roseaux d'herbes lentes
Et ne sait jamais bien dans son dormant mélange
Où le bougeant de l'eau cède au calme des plantes

La rivière engourdie par l'odeur de la menthe
Dans les draps de son lit se retourne et se coule
Mêlant ses mortes eaux à sa chanson coulante
Elle est celle qu'elle est surprise d'être une autre

L'eau qui dort se réveille absente de son flot
Écarte de ses bras les lianes qui la lient
Déjouant la verdure et l'incessant complot
Qu'ourdissent dans son flux les algues alanguies.

Claude Roy, *Poésies*, Gallimard.

Vous ferez un commentaire suivi ou composé de ce poème.

Si vous choisissez le commentaire composé, vous étudierez plus particulièrement, les procédés de style grâce auxquels le poète a su suggérer une impression de nonchalance, de fluidité et de joyeuse gaieté.

III - DISSERTATION

"J'écris pour essayer d'entendre la langue française ; c'est une tâche sans fin, presque désespérée. Il arrive que des écrivains d'expression française, venus d'ailleurs, me la fassent entendre un peu par le jeu subtil de la différence : je ne crois pourtant pas à une pluralité de langues françaises mais à maints particularismes venant nourrir parfois sauvagement et heureusement un tronc commun, un fleuve dérobé aux sabirs et aux académiciens."

Commentez cette réflexion de Richard MILLET, en vous appuyant sur les œuvres de la littérature africaine que vous connaissez.

RÉPUBLIQUE CENTRAFRICAINE – SESSION 1998

J'ai pensé que je n'avais qu'un demi-tour à faire et ce serait fini. Mais toute une plage vibrante de soleil se pressait derrière moi. J'ai fait quelques pas vers la source. L'Arabe n'a pas bougé. Malgré tout, il était encore assez loin. Peut-être à cause des ombres sur son visage, il avait l'air de rire. J'ai attendu. La brûlure du soleil gagnait mes joues et j'ai senti des gouttes de sueur s'amasser dans mes sourcils. C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman et comme alors, le front me faisait mal et toutes ses veines battaient ensemble sous la peau.

A cause de cette brûlure que je ne pouvais plus supporter, j'ai fait un mouvement en avant. Je savais que c'était stupide, que je ne me débarrasserais pas du soleil en me déplaçant d'un pas. Mais j'ai fait un pas, un seul pas en avant. Et cette fois, sans se soulever, l'Arabe a tiré son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil. La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame étincelante qui m'atteignait au front. Au même instant, la sueur amassée dans mes sourcils a coulé d'un coup sur les paupières et les a recouvertes d'un voile tiède et épais.

Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front et, indistinctement, le glaive éclatant jailli du couteau toujours en face de moi. Cette épée brûlante rongait mes cils et fouillait mes yeux douloureux que tout a vacillé [...]

Tout mon être s'est rendu et j'ai crispé ma main sur le revolver. La gâchette a cédé, j'ai touché le ventre poli de la crosse et c'est là, dans le bruit à la fois sec et assourdissant que tout a commencé. J'ai secoué la sueur et le soleil. J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur.

Albert Camus, *L'Étranger*, Le Livre de Poche, pp. 89-90

QUESTIONS

1. " *J'ai fait quelques pas vers la source. L'Arabe n'a pas bougé* ". Justifiez l'usage de l'article souligné.
2. Expliquez les mécanismes ayant conduit Meursault au crime.
3. En faisant appel à votre connaissance du roman, peut-on avancer que le meurtre de l'Arabe est prémédité ?
4. " *C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman* ". En quoi cette phrase est-elle déterminante dans la compréhension de la psychologie du personnage ?

RÉPUBLIQUE CENTRAFRICAINE – SESSION 1998

Au nom de la grandeur des aïeux, Fama se frotta les yeux pour s'assurer qu'il ne se trompait pas. Du Togobala de son enfance, du Togobala qu'il avait dans le cœur, il ne restait même plus la dernière pestilence du dernier pet. En vingt ans le monde ne s'était pourtant pas renversé. Et voilà ce qui existait. De loin en loin une ou deux cases penchées, vieilloties, cuites par le soleil, isolées comme des termitières dans une plaine. Entre les ruines de ce qui avait été les concessions, des ordures et des herbes que les bêtes avaient broutées, le feu brûlées et l'harmattan léchées. De la marmaille échappée des cases convergeait vers la camionnette en criant : "Mobili !", en titubant sur des jambes de tiges de mil et en balançant de petites gourdes de ventres poussiéreux. Fama songea à des petits varans pleins. Enfin un repère ! Fama reconnut le baobab du marché. Il avait peiné, était décrépiti lui aussi ; le tronc cendré et lacéré, il lançait des branches nues, lépreuses vers le ciel sec, un ciel hanté par le soleil d'harmattan et par les vols des vautours à l'affût des charognes et laissées des habitants se soulageant derrière les cases. La camionnette s'arrêta.

– Bonne arrivée ! Bonne arrivée, Fama !

Des habitants de tous âges accouraient, tous faméliques et séchés comme des silures de deux saisons, la peau rugueuse et poussiéreuse comme le margouillat des murs, les yeux rouges et excrémenteux de conjonctivite.

Ahmadou Kourouma, *Les Soleils des Indépendances*, Seuil, pp 105-106

QUESTIONS

- 1 - Situez ce passage dans l'ensemble de l'œuvre.
- 2 - Les indépendances ont anéanti au lieu de construire. A quoi le voit-on ?
- 3 - L'idée de la mort plane sur ce passage. Comment nous le montre Kourouma ?
- 4 - Quelle figure de style est utilisée par l'auteur dans la description du baobab ?
- 5 - On parle souvent d'un style Kourouma. Relevez dans cet extrait une illustration.

RÉPUBLIQUE CENTRAFRICAINE – SESSION 1998

Précisément ce peuple doit se procurer, vouloir réussir quelque chose d'impossible ! Contre le sort, contre l'Histoire, contre la Nature, ah ! ah ! l'insolite attentat de nos mains nues ! Porté par nos mains blessées, le défi insensé ! Sur cette montagne, la rare pierre d'angle, le fondement ferme, le bloc éprouvé ! Assaut du ciel ou reposoir du soleil, je ne sais, la première charge au matin de la relève ! Regardez, Besse. Imaginez, sur cette peu commune plate-forme, tournée vers le nord magnétique, cent trente pieds de haut, vingt d'épaisseur les murs, chauds et cendre de bagasse, chauds et sang de taureau, une citadelle ! Pas un palais. Pas un château fort pour protéger mon bien-tenant. Je dis la Citadelle, la liberté de tout un peuple. Bâtie par le peuple tout entier, hommes et femmes, enfants et vieillards, bâtie pour le peuple tout entier ! Voyez, sa tête est dans les nuages, ses pieds creusent l'abîme, ses bouches crachent la mitraille jusqu'au large des mers, jusqu'au fond des vallées, c'est une ville, une forteresse, un lourd cuirassé de pierre... Inexpugnable ? Besse, inexpugnable ! Mais oui, ingénieur, à chaque peuple ses monuments ! A ce peuple qu'on voulut à genoux, il fallait un monument qui le mît debout. Le voici ! Surgie ! Vigie !

Aimé CÉSAIRE, *La Tragédie du roi Christophe*, Présence Africaine, Paris, 1963. Acte 1, Scène 7 p. 59

QUESTIONS

- 1 - Quelles sont les préoccupations de Christophe ?
- 2- Expliquer d'après Christophe : " *la Citadelle, la liberté de tout un peuple.* "
- 3- Pourquoi dit-il : "à chaque peuple ses monuments !" ?
- 4- Situer la place de ce passage dans l'ensemble de la pièce.
- 5- Que représente le travail pour une jeune nation ?

RÉPUBLIQUE CENTRAFRICAINE – SESSION 1998

Des taudis, des soupentes branlantes, des tombeaux renversés, des *tapates* (1) en tiges de mil ou de bambous, des piquets de fer, des palissades à moitié écroulées. Thiès : un immense terrain vague où s'amoncellent tous les résidus de la ville, des pieux, des traverses, des roues de locomotives, des fûts rouillés, des bidons défoncés, des ressorts de sommiers, des plaques de tôles cabossées et lacérées puis, un peu plus loin, sur le sentier de chèvres qui mène vers *Bambara* (2), des monceaux de vieilles boîtes de conserves, des amas d'ordure, des monticules de poteries cassées, d'ustensiles de ménage, des châssis de wagons démantibulés, des blocs-moteurs ensevelis sous la poussière, des carcasses de chats, de rats, de poules dont les charognards se disputent les rares lambeaux.

Thiès : au milieu de cette pourriture, quelques maigres arbustes, bantamarés, tomates sauvages, gombos, bisabes, dont les femmes récoltaient les fruits pour boucler le budget familial. Là, des chèvres et des moutons aux côtes pelées, à la laine tressée d'immondices, venaient brouter – brouter quoi ? – L'air ? Des gosses nus, perpétuellement affamés, promenaient leurs omoplates saillantes et leurs ventres gonflés : ils disputaient aux vautours ce qui restait des charognes. Thiès : la zone où tous, hommes, femmes, enfants avaient des visages couleur de terre.

Un peu plus loin, à Dialav, il y avait des maisons de bois. Branlantes, certes ; étayées de poutres ou de troncs d'arbres, prêtes à s'effondrer aux premières rafales, mais des maisons quand même, avec leurs appentis de toile goudronnée dont les trous étaient bouchés par des chiffons, du carton, des bouts de planches, des estagnons et dont les toitures étaient consolidées à l'aide de grosses pierres, de barres de fer ou de vieilles marmites remplies de terre.

Un peu plus loin encore, il y avait les privilégiés, ceux qui avaient pu acquérir à la Régie des chemins de Fer du matériel hors d'usage, wagons de marchandises ou de voyageurs montés sur des traverses.

(1) *Clôtures*

(2) *Nom du quartier résidentiel des Bambaras*

Ousmane SEMBENE, *Les Bouts de bois de Dieu*, Thiès, la Cité

QUESTIONS

- 1 – a) Expliquez les expressions suivantes : - *omoplates saillantes*, - *des maisons de bois branlantes*, - *côtes pelées*.
- b) Donnez l'antonyme de "consolidées" dans l'expression " *les toitures consolidées* "
- 2 - Comment appelle-t-on des villes comme Thiès ? Justifiez votre réponse.
- 3 - Une phrase dans le texte annonce l'idée de la mort. Laquelle ? Justifiez votre réponse.
- 4 - En quoi l'habitation des privilégiés est-elle préférable à celle des autres habitants de Thiès ?
- 5 - En prenant comme référence l'expression " *ventres gonflés* ", citez les maux qui sévissent dans la population de Thiès.